

JOURNAL HELVETIQUE OU RECUEIL

DE

*Pièces fugitives de Littérature choisie ; de Poësie ;
de Traits d'Histoire, ancienne & moderne, de
Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nou-
velles de la République des Lettres ; & de di-
verses autres Particularités intéressantes & curi-
euses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.*

OCTOBRE 1739.



A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

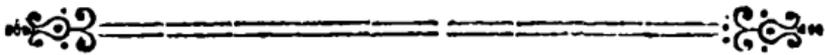
M D C C X X I X

Avec Approbation.



JOURNAL HELVETIQUE

OCTOBRE 1739:



PENSEES PHILOSOPHIQUES

Sur l'Etat de l'Homme en ce Monde, considéré par rapport au bonheur.

* **L'**ENNUI, les Soucis, l'Inquiétude, la Contrainte, la Douleur & le Besoin sont en cette Vie le partage ordinaire des Mortels.

* Cela étant on peut dire que l'Etat actuel, dans lequel on doit se représenter l'Homme, n'est pas un Etat de jouissance réelle, encore moins celui d'une jouissance permanente. Chassés l'Ennui, les Soucis, les Besoins, par une Porte, ils rentreront par une autre. On peut dire de ces Maux, ce qu'*Horace* a dit de nos Inclinations naturelles.

Naturam

Naturam expellas furca, tamen usque recurret.

* L'Ennui est, peut être, un de plus grands Maux qu'il y ait dans la Vie. On droit que ceux qui pensent, y sont moins sujets que les autres, vû les ressources qu'ils peuvent trouver en eux mêmes, & que le commun des Hommes n'a pas. J'estime que c'est tout le contraire. Les Réflexions d'un Etre qui pense, & qui ne pense que pour penser, sur quoi peuvent elles tomber le plus fréquemment, que sur la misère de la Condition Humaine, considérée en général & en particulier ? Et ces Réflexions peuvent elles produire d'autre effet que d'augmenter l'Ennui ?

* L'Ennui est le fruit naturel de l'Oisiveté & de l'Inaction. *M. de Voltaire* avoit donc raison de dire :

Je plains l'Homme acablé du poids de son Loisir.

* Quelqu'on a dit, qu'il vaut mieux s'ennuier tout seul, que de s'ennuier avec les autres, ou d'être ennuié par les autres. Triste ressource !

* Il faut bien que l'Ennui soit un grand Mal, puisque parmi une Nation des plus sensées, on voit tant de Gens, réputés à la vérité, d'un temperamment melancolique & sans Religion, devenir homicides d'eux mêmes, uniquement parce qu'ils sont las de la Vie; c'est à dire, parce que l'Ennui les acable.

Quoique

* Quoique le Commerce des Hommes, dit un Homme d'Esprit (Mr. des Landes, Hist. Crit. de la Phil. Tom. I. p. 331.) soit bien redoutable, & qu'il inspire d'ordinaire plus de Vices que de Vertus; encore a-t-on besoin de leur secours, pour éviter l'insupportable Ennui d'être toujours avec soi même.

* Si ce qui opère notre tranquillité consiste dans le sentiment que nous avons de l'exemption actuelle des Maux dont je viens de parler; on peut dire, que cette tranquillité est une espèce d'inaction, prête à produire ou à reproduire l'Ennui.

* L'insensibilité à nos Maux, par elle même, n'opère pas toujours le bonheur, si le bonheur consiste dans la tranquillité de l'Âme. Ce qui nous rend inattentifs à nos Maux, souvent est l'effet des distractions ou des dissipations d'un Esprit occupé par les soins qu'exigent ce qu'il envisage comme nécessaire, ou amusé, par les plaisirs frivoles & par la Chimère.

* Les termes *Divertissement*, *Passetems*, dénotent le but de ce que nous appellons Plaisir dans ce sens. Et ce but dénote la Cause qui nous fait courir après le plaisir. Ne serions nous pas plus heureux, si nous nous portions bien naturellement, que d'être malades, quoique nous ayons le Remède à la Main ?

* Mais qu'est ce dans le fond que ce Remède ? Si nos Plaisirs sont innocents , ils ne sont pas assez piquants : Ils nous replongent d'abord dans le Mal , dont ils sont censés le Remède ; Et s'ils ne sont pas innocents ; S'ils sont immodérés ou défendus , ils sont pires que le Mal.

* Autant que nos inclinations nous portent vers le Plaisir immodéré & illicite ; autant les Sugestions de notre Raison , qui veut que nous tempérons cette ardeur , nous sont elles incommodes. Quelle Contrainte !

* La Jouissance actuelle consiste à satisfaire nos Besoins naturels , la Faim , la Soif , le Sommeil. Les Excès où nous tombons à cet égard , soit par un penchant vicieux , ou par ignorance & faute de connoître la mesure , à laquelle il faudroit se tenir , nous renfonce pour l'ordinaire dans de nouveaux Maux physiques & moraux.

* La Jouissance physique actuelle , est un Remède contre le besoin , que dans le fond on ne peut envisager que comme un Mal. Si elle n'est pas proportionnée à ce besoin actuel , elle ne guérit du Mal présent , que pour nous en préparer de nouveaux & de plus grands. Et comment peut elle être toujours proportionnée au besoin ou à la nécessité , vu notre ignorance , & nos inclinations naturellement vicieuses ?

Cette

* Cette jouissance est de nécessité : Elle est accompagnée du plaisir. C'est un bienfait de l'Auteur de notre Etre, mais qui souvent nous coûte cher. Si les impressions agréables que cause cette jouissance cessoient, des qu'elle cesse d'être de nécessité; notre Etat en seroit beaucoup moins malheureux qu'il n'est.

* Si nous réfléchissons sur l'usage du Plaisir, qui a pour but la propagation de notre Espèce; Si nous comparons les Biens & les Maux qui nous arrivent pour l'ordinaire en cette occasion; il en résultera une nouvelle preuve de la misère de notre Etre.

* Combien ne passons nous pas les justes bornes dans la manière de nous garantir des injures de l'Air? C'est par un éset de notre Vanité & d'une imitation ridicule, que souvent nous nous mettons hors d'état de satisfaire à des besoins plus pressans, ou de nous acquiter de nos Devoirs les plus essentiels, selon les différentes relations dans lesquelles nous nous trouvons; par où nous nous rendons & malheureux & coupables.

* La Vie de l'Homme qu'est elle qu'un besoin perpétuel, & qu'une Erreur perpétuelle? L'Auteur de notre Etre a attaché le Plaisir, comme un moyen ou comme un Véhicule agréable, à la nécessité de satisfaire à nos besoins naturels. Mais par un fatal renversement de cet ordre, grâces à nos Inclinations

§ JOURNAL HELVÉTIQUE

nations vicieuses , & séduits , comme nous sommes par les objets qui nous environnent & par les Idées flatueuses qu'ils nous inspirent; ce Moïen , le Plaisir , est devenu lui même un but & un besoin à notre égard. En satisfaisant à ce besoin chimérique & dangereux contre l'ordre établi par le Créateur , & en abusant de ce Moïen , qui devrait nous conduire ou nous inciter , à un but qui tend à notre conservation ; il est évident qu'il n'en peut résulter que des effets qui aboutissent à notre destruction ; & que nous ne faisons qu'augmenter nos besoins réels & notre misère par le même moïen , que Dieu a destiné si sagement , pour servir à nous en soulager.

* Le besoin naturel conduit au plaisir ; Le plaisir qui satisfait ce besoin , conduit au bien être , si ce bien être , comme il n'en faut pas douter , consiste dans la Santé du Corps , de laquelle dépend en bonne partie celle de l'Esprit. La Santé du Corps & de l'Esprit ne peut que nous conduire au bonheur moral , qui consiste dans le contentement & dans la tranquillité. Si vous renversez cet ordre ; si vous séparés le plaisir du besoin naturel ; si vous le satisfaites indépendamment de ce besoin ; ce plaisir vous ramènera à toutes sortes de nouveaux besoins ; à des maux beaucoup plus difficiles à guérir , & ces maux vous conduiront enfin à la misère.

ſere. Mais qui eſt ce qui fait ces Réflexions ? En abuſant de ce plaisir, dont le but dans nôtre idée eſt le bonheur, nous faisons comme les Bateliers qui to rneſt le dos à l'Endroit où ils vont ; mais avec un succès bien différent ; Nous nous éloignons de ce but, du vrai but, à meſure que nous avançons dans cette route funeſte.

* TRISMEGIS TE, de ſon tems, a déjà remarqué, que le beſoin eſt la cauſe de tous les Crimes que l'on voit dans le Monde. Il y a des beſoins réels & des beſoins imaginaires, qui rendent ces Crimes plus ou moins graves. C'eſt par raport à ces beſoins qu'un autre grand Philoſophe * a dit : *Neceſſitas cogit ad turpia* ; La neceſſité, le beſoin nous porte à ce qui nous eſt défendu : C'eſt pourquoi N. S. nous fait prier Dieu, qu'il ne nous induiſe point en tentation.

* Les moiens ſubſidiaires qu'il faut employer pour ſatisfaire à nos beſoins naturels ou légitimes, nous ſont onereux : Ils ſont contraires à nos inclinations. Nous laiſſons le travail de neceſſité.

* L'Oiſiveté, d'un autre côté, eſt un mal. Dans le ſens phifique, elle cauſe l'Ennui, ou elle eſt l'ocaiſion prochaine de l'Ennui ; & à prendre ce terme dans le ſens moral ; Perſonne n'ignore, que c'eſt la Mère de tous les Vices.

* Variam semper dant otia mentem.

A dit un Ancien, mais il n'est que trop vrai, que l'Oisiveté inspire plus de mauvaises pensées que de salutaires.

* Si nos Actes de nécessité [j'entens nos travaux] sont accompagnés de plaisir, c'est une manière imperceptible de nous étourdir; C'est, comme on dit, faire de nécessité Vertu. C'est une espèce de Remède à une espèce de Mal. Le besoin du Remède dénote l'imperfection de nôtre Etre; & un Etre imparfait ne sauroit être un Etre heureux.

* Le plaisir de l'Esprit consiste dans le sentiment que nous sommes actuellement exemts de douleur, de besoin, de souci & d'ennui. Mais tout le monde, ne fait pas se procurer ni goûter ce plaisir. C'est une Science qu'il faut aquérir. C'est celle du Philosophe, qui n'en jouit pas toujours lui même, quand il le voudroit. Ce plaisir de l'Esprit n'est un bien essentiel, qu'autant qu'il est durable, & l'on peut dire, qu'il est de sa nature de durer fort peu.

* Le plaisir ou la jouissance physique est un bien dangereux, par une raison contraire. Souvent nous faisons trop durer ce plaisir: Nous ne savons pas y mettre des bornes. Un penchant vicieux nous entraîne trop vers ce plaisir, contre la Loi & la Règle. C'est une imperfection de nôtre Nature. C'est ce qui a inspiré

piré à l'*Amarilli* du *Pastor fido* la fameuse plainte, dont M. l'Abé *Régnier Des Marets* nous a donné cette Traduction, qu'il n'a rendue relative qu'aux Passions amoureuses,

Si les sentimens, qu'il (*) inspire,
Sont si naturels & si doux;
S'il est si dangereux pour nous,
Qu'ils prennent sur nous trop d'empire;
Sans doute, ou la Nature est imparfaite en soi,
Qui nous donne un penchant que condamne la Loi;
Ou la Loi du moins est trop dure,
Qui condamne un penchant que donne la Nature.

S'il peccar é si dolce,
E il non peccar si necessarij
O tropp' imperfecta natura
Che tirugai à la legge;
O troppo dura legge,
Che la Natura offendi,

Qu'il me soit permis de donner ici ma Traduction en Allemand de ce célèbre Morceau, en faveur de ceux qui entendent cette Langue.

*Ist sündigen, so süß; ist nöthig daß wir leben
Nach dem Gesetz, das uns zur Richtschnur ist
gegeben.*

*Wie kommt daß die Natur der Pflicht sich
widersetzt ?*

*Wie kommt es daß die Pflicht selbst die Natur ver-
letzt.*

Socrate

(*) L'Amour.

* *Socrate* disoit, qu'il ne faut rien demander déterminationement aux Dieux. 1. Parce que nous sommes dans une ignorance profonde de ce qui peut nous être utile 2. Parce que le sachant même, nous serions dans une ignorance encore plus profonde de la manière de le demander. *Hélas!* s'écrie là dessus un bel Esprit, que de sujets de vous plaindre de la vie!

* Penser ou dire, comme ont fait quelques *Philosophes Stoïciens*, que le Mal, le Mal physique, la Douleur n'est pas un Mal; c'est s'étourdir, c'est vouloir se tromper sans succès; car l'idée forcée de cette tranquillité imaginaire, qu'on cherche par cet endroit, ne peut jamais être si vive que l'est le sentiment réel de la souffrance qu'on endure. C'est en tout sens un triste Remède, que cependant une espèce de nécessité exige souvent.

* Si nous n'avions pas senti des Maux, nous ne sentirions pas le plaisir d'en être exemts. Il faut donc faire une juste comparaison entre ce plaisir, & le sentiment des Maux qui l'ont précédé, pour juger de notre Etat. Le Mal que nous avons souffert hier & avanthier, étoit il moins réel ou moins sensible, parce qu'aujourd'hui nous n'en sommes plus affectés? Entre t'il moins pour cela dans le compte du total de notre malheur & de notre bonheur en ce Monde? Ne peut on pas dire de ces Maux ce qu'*Horace* a dit des Plaisirs passés.

Cras vel attā,

Nube polum Pater occupato,
 Vel sole puro : non tamen irritum,
 Quodcunque retrò est , efficiet ; neque
 Dissinget , insectum que reddet,
 Quod fugiens semel hora vexit.

* L'Etat de l'Homme est bien triste, si son bonheur ne consiste que dans la Réflexion, qu'il n'est point malheureux : C'est cependant sur quoi le fondent les Philosophes.

Nimum boni est, cui nihil est mali.

dissent - ils.

* N'y auroit-il pas même quelque fois de l'imaginaire dans cette jouissance de notre Esprit ? Ne serions nous pas heureux parce que nous croïons l'être, plutôt que par ce que nous le sommes en effet ?

* Nos fausses Idées sur le bonheur, ou l'Idée d'être heureux, quand nous ne le sommes pas en effet ; dans combien d'autres Erreurs funestes ne peut elle pas nous jeter ?

* Il n'y a rien de si traitre que notre imagination : Notre Esprit, notre Cœur, notre Raison même sont presque toujours ses dupes.

* Pour un Homme qui sait en quoi consiste le véritable bonheur, il y en a un million qui l'ignorent ; & pour un qui agit en conséquence, il y en a mille qui manquent de volonté ou de force pour parvenir à ce bonheur.

Les

14 JOURNAL HELVETIQUE

* Les uns fuient le bonheur à force de le chercher. Tels sont les Avarés ;

Avarus semper eget.

Tels sont tous ceux, dont les desirs irrités & insatiables font réentir en eux mêmes ce langage de l'Enfer: *Ce n'est jamais assez.*

* D'autres cherchent le bonheur toute leur Vie sans le trouver. Ils le cherchent où il n'est pas, parce qu'ils ignorent en quoi il consiste véritablement. C'est à ceux ci qu'*Horace* s'adresse quand il dit.

Strenua nos exercet inertia, navibus atque

Quadtiges petimus bene vivere, quod petis hic est :

Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.

*Que faisons nous autre chose en cherchant nôtre bonheur par Mer & par Terre, sinon de nous consumer par une laborieuse oisiveté ? Ce que vous cherchez, est par tout ; il est ici, il est là. Fussiez vous à Ulubre, vous l'y trouveriez, pourvu que vous teniez toujours vôtre Esprit dans une assiette égale & tranquille *. Ne jouirions nous pas de ce bonheur, si nous étions Sages ? Mais c'est ici le défaut de la Cuirasse. C'est ce qui nous manque, ou à ceux dont je parle.*

* D'autres traitent le bonheur comme les Singes caressent leurs petits. A force de l'embrasser & de le presser, ils l'étouffent : Tels sont ceux qui sont trop adonnés à l'intempérance & à leurs plaisirs.

Je

* Je crois qu'on peut dire qu'il y a des Maux purs & sans mélange de Bien ; des Maux qui ne sauroient produire aucun Bien ; mais il y a peu de Bien en ce Monde, qui ne soit la Source ou la cause de quelque Mal.

* Le véritable Bien, le Bien proprement tel, quel qu'il soit dans le fond, est un Etre pur & sans mélange de Mal. Le Mal, s'il n'est pas douleur ou souffrance, est une privation de Bien, un défaut, un besoin ; il est même privation en tout sens.

Bonnum ex integra causa ; malum ex quocumque defectu.

Où, l'Expérience fait voir qu'en ce Monde il n'y a point de véritable Bien, point de Bien pur, point de Bien sans mélange de Mal, point de Bien qui ne fasse craindre des suites facheuses. Qu'est ce donc, qu'on peut penser du bonheur de l'Homme ? Quelles tristes Réflexions n'y a-t-il pas à faire là-dessus ?

* Qu'est ce que c'est que la Vie, ou le bonheur de l'Homme en cette Vie ? Un Ancien (*Silene, Philosophe Platonicien* au rapport de *Cicéron, de Consolatione*) nous l'apprendra. *Le premier des plus grands Biens, dit il, c'est de ne point naître. Et le second c'est de sortir promptement de cette Vie, comme d'un Logis qui brûle.*

* Le célèbre *Moïse Maimonide* a cru, que la Vie n'étoit point un bienfait accordé aux Hommes ; mais un châtiment, dont Dieu punoit des Crimes antérieurs. *Qu'est*

*Qu'est ce que l'Homme ; disoit Héraclite ?
Qu'est ce que tout Homme ? Son savoir n'est qu'igno-
rance ; sa grandeur que bassesse , sa foiblesse qu'infir-
mité ; ce qu'il appelle plaisir ; que douleur ! sur celui
les Larmes lui couloient abondamment des yeux.*

Écoutez celui qui prit le contre pied d'Hé-
raclite , écoutez Démocrite , qui ne faisoit que
rire des Sotises des Hommes. Rien n'est plus
Comique , disoit-il , ni plus risib'e , que la Vie ;
les bizarreries & les disparates du Genre Humain.
Cette Vie s'emploie à chercher des Biens imaginaires
& à former des Projets qui demanderoient plusieurs
Vies , ajoutées l'une à l'autre : Elle échape au mo-
ment même , où l'on ose le plus compter sur ses
forces , où l'on s'appuie d'avantage sur sa durée.
Elle n'est enfin qu'une Illusion perpétuelle , qui sé-
duit d'autant plus vite , & d'autant plus aisé-
ment , qu'on porte avec soi le Principe de la Sé-
duction. Je voudrois , continuoit Démocrite ,
que l'Univers entier se dévoilât tout d'un coup à
nos yeux. Qu'y verrions nous , que des Hommes
foibles , legers , inquiets , passionés pour des Baga-
telles , pour des grains de Sable ; que des incli-
nations basses & ridicules , qu'on masque du nom
de Vertu ; que de petits interêts , des démêlés de
Famille , des Négociations pleines de tromperies ,
dont on se félicite en secret , & qu'on n'oseroit
produire au grand jour ; que des Liaisons formées
par hazard , des ressemblances de Goût qui passent
pour

pour une suite de Réflexions ; que des choses que notre foiblesse, notre extrême ignorance nous portent à regarder comme belles, heroïques, éclatantes, quoiqu'au fond elles ne soient dignes que de mépris ; Et après cela, nous cesserions de rire des Hommes, de nous moquer de leur prétendue sagesse, de tout ce qu'ils vantent Et surfont si fort.

Ce Discours qui s'adressoit à Hipocrate, remarque un ingénieux Ecrivain, (Mr. des Landes) remplit ce Père de la Médecine, de surprise & d'admiration. Il y aperçût que pour être véritablement Philosophe, il falloit se convaincre en détail, qu'il n'y a presque dans le Monde que des Fous Et des Enfans ; des Fous plus dignes de pitié que de Colère ; des Enfans, qu'on doit plaindre, Et contre lesquels il n'est jamais permis de se fâcher ou de s'aigrir.

Je demande maintenant, le Bonheur, le vrai Bonheur peut-il habiter avec ces Fous & ces Enfans ? Peut on se promettre ce Bonheur en habitant avec ces Fous & ces Enfans ? Ou peut on être heureux quand on est soi même du nombre de ces Fous & de ces Enfans ?

** Quel est donc le prix de cette misérable Vie ? Vaut-elle la peine de pleurer si amèrement ceux qui la quittent ? Est-ce un si grand malheur, en mourant de laisser derrière soi le Monde Et toutes ses Sorites, de se voir délivré de tant de dangers Et de maux qui nous y menacent de toute part, Et de jouir d'une douce Et paisible tranquillité après*

*Y avoir essuïé tant de chagrin & d'amertume ?
C'est le langage d'un Ancien.*

Quid munere vitæ ;

Defunctos tantis opus est desistere querelis ?

Est ne adedò miserum , moriendo relinquere mundi

Stultitiam , & sese innumeris auferre periclis ,

Proque tôt ærumnis , tranquillam acquirere pacem ?

** Ne point souffrir , est le plus grand des biens.*

C'étoit la pensée d'une Fille savante en France au Lit de sa Mort ; c'étoit pour Elle une raison de Consolation , en envisageant l'Etat dans lequel elle alloit entrer. *Le moment de la Mort vaut mieux que celui de la naissance*, disent les Saintes Lettres elles mêmes.

* La condition de l'Espèce humaine en cette Vie est beaucoup plus déplorable que le commun des Mortels ne le croit , & qu'on n'oseroit le dire , par le danger qu'il y auroit ; peut-être , à développer tout ce qui contribue à rendre l'Etat de la plus grande partie des Hommes encore plus digne de compassion qu'il ne l'est par leurs propres imperfections , & par leurs fautes personnelles.

* En quoi consiste donc le Bonheur ? Si ce n'est pas dans l'exemption de la Douleur , de l'Ennui &c. est ce donc dans un état assuré de défense * , dans une Santé parfaite du Corps & de

* Le but de l'Homme en ce Monde est sa Conservation & son bien-être. Les moyens qui y tendent ne sont dans le fond que des moyens défensifs &c.

& de l'Esprit , dans la Puissance , dans le savoir , dans la possession des moiens pour nous exempter des Maux & pour nous défendre ? Mais n'est ce pas un Mal , que d'avoir besoin de tous ces moiens ?

* La Santé est sans doute le premier Bien de la Vie. C'est la Vie de la Vie.

Non est vivere , sed valere , vita.

Le défaut de Santé est une Mort civile. Sans la Santé point de bonheur. Tous les autres Biens & avantages de la Fortune , quand la Santé manque , ne sont qu'un surcroît de chagrin , d'amertume & de douleur.

Non domus & fundus , non æris acervus & auri

Ægroto domini deduxit corpore febres ,

Non animo Curas. Valeat possessor oportet ,

Si comportatis rebus bene cogitat uti.

Sincerum est nisi vas , quodcumque infundis , a secescit

Mais les Hommes comment gouvernent-ils cette Santé ? La plupart d'entr'eux ne connoissent pas seulement le prix de ce Trésor : Ils ne pensent jamais que c'est de tous les biens de la Vie celui qui demande le plus de ménagement. L'intempérance dans les autres , la fougue des passions , l'avidité du désir , les inquietudes qu'il cause , les troubles de l'Esprit , les soucis inséparables de la Condition de nôtre Etre , donnent des atteintes mortelles à ce bien inestimable , avant même qu'on puisse se reconnoitre , & font evanouir le

bonheur dans sa partie la plus essentielle.

* Fait-on consister ce bonheur dans la puissance que donne l'Autorité ? Tout le monde sait, que le nombre de ceux qui commandent, est incomparablement moindre que celui de ceux, qui obéissent : L'ordre le veut ainsi. Si le bonheur consiste dans l'Exercice légitime de cette puissance, il est évident encore, qu'il y a la même disproportion entre ceux qui n'ont rien à se reprocher à cet égard, & ceux dont les remords de la Conscience ; (supposé même qu'ils en soient capables, & s'ils ne l'étoient pas, ils n'en seroient que plus malheureux) joint au souvenir du grand Compte qu'ils auront à rendre un Jour de leurs Actions, altèrent à tout moment un prétendu bonheur, qui autant qu'il résulte de l'Abus qu'ils font de leur puissance, n'est qu'un tissu d'iniquité.

* Voions si ce pouvoir considéré par lui-même peut procurer le bonheur à ceux qui en sont revêtus. Les plus ambitieux ne peuvent faire consister les avantages de ce pouvoir que dans l'indépendance. Ils voudroient que tout le Monde dépendit d'eux, sans dépendre de Personne. Mais quand ce n'est pas la Naissance, qui donne cette indépendance & le pouvoir qui en résulte, que ne faut-il pas faire & souffrir pour y parvenir ? Combien d'entraves ne faut-il pas se mettre aux pieds pour

s'y conserver, y étant parvenu ? Qui est ce qui a jamais païé intérieurement plus cher ce bonheur que *Cromwel*, aussi grand Génie, que fameux Scelerat ? Si la Naissance donne ce pouvoir, est-il sujet à moins de souci & d'embarras ? Un des anciens Rois avoit coutume de dire, que si on savoit combien de peines & d'amertumes cache une Couronne, Personne ne voudroit la ramasser de Terre. Tout le Monde fait ce mot de *Louis XI.* grand politique s'il en fut jamais ; Qu'un Prince n'avoit que faire d'apprendre le Latin, excepte cette Maxime nécessaire & essentielle,

Qui nescit dissimulare, nescit regnare.

La dissimulation, une contrainte éternelle, la perte de la liberté, qui est le contraire de la véritable indépendance, que cette contrainte suppose, ne sont ce pas des inconveniens incompatibles avec le véritable bonheur ?

* *Quelle charge, & quel poids, écrivoit le judicieux Cardinal d'Osset, que d'avoir puissance sur la Vie, sur l'honneur & les biens de tant de milliers d'Hommes ! Quelle grande Prudence, intégrité, rectitude, doctrine, diligence & sollicitude y est requise ! On ne doit pas tenir ces sortes d'offices pour une occasion & moyen d'être des premiers & plus honorés de la Ville ; mais pour une très grande & très étroite Obligation qu'on passe à Dieu & au Monde d'être plus Prudent & sage,*

plus juste & droiturier, plus docte & entendu, en toutes bonnes choses, & plus diligent & plus soigneux que tous ceux qui sont au dessous de vous.

* Nous voions tous les jours prendre une mauvaise tournure aux plus grandes affaires ; Nous voions négliger les projets les plus solides & les mieux digérés, qui ont pour but le bonheur général & particulier : Nous voions rejeter le Bien même qu'on recherche sans le connoître ; & tout cela par l'incapacité & les passions de ceux dont il dépendroit de le procurer, plutôt que par les difficultés qui se rencontrent dans les choses mêmes. Peut-on dire après cela que le bonheur des Hommes résulte du pouvoir ou de l'exercice de ce pouvoir ?

* Si on fait dépendre le bonheur de la puissance que donnent les Biens de la Fortune, les Richesses ; on peut dire, que si elles sont acquises naturellement & légitimement, il n'est pas impossible que dans le nombre de ceux qui en jouissent, il ne s'en trouve, qui s'en servent pour se rendre heureux eux mêmes & les autres ; mais on conviendra aussi que le nombre de ceux qui en abusent, & qui par là creusent leur fosse prématurément, pour ne rien dire du Mal qu'ils font aux Compagnons de leurs excès, même sans le vouloir, est sans comparaison le plus grand.

* Et si cette puissance est acquise par des moyens

moïens illicites ; par les éfets qu'elle opere pour l'ordinaire dans ceux qui la possèdent, ils se rendent dans le fond Ennemis d'eux mêmes. A un petit nombre près de ceux qu'ils emploient comme des instrumens de leurs passions, dont ils ne sont pas plus estimés & aimés, qu'ils les estiment ou les aiment ; ils sont Ennemis des autres Hommes, & surtout des Gens de Bien : Ils s'en atirent à leur tour l'ini-mité & le mépris ; & je ne sache pas de plus grand malheur, que de mériter le mépris des honnêtes Gens. Qu'on juge de là de l'éfet que la puissance, de quelque côté qu'on l'envisage, produit par rapport au bonheur des Hommes, considérés en général & en particulier.

* Que dirons nous de l'Esprit, du savoir des connoissances, talens dont l'Espèce humaine se pique tant, & par les quels elle prétend être si fort distinguée du reste des Créatures sublunaires ? Est-ce véritablement dans cette prétendue prérogative que consiste son bonheur ? Qu'est ce que l'Expérience nous en apprend ? Ici je me plains de me voir réduit dans des bornes trop étroites pour me permettre de prêter à cette expérience ma plume aussi long-tems que je le voudrois, & qu'une Matière aussi riche le demanderoit. Je renfermerai en très peu de mots ce que j'en pense.

* On peut diviser les Savans en deux Classes; en bons Esprits & en Esprits mal tournés & hétéroclites. Le savoir que produit-il pour l'ordinaire dans ces derniers? N'est ce pas la Chimère & le ridicule? Qu'y a-t'il de plus plaisant à voir qu'un Savant herissé de Grec & de Latin, argumentant contre tout venant? Qu'y a-t'il de plus pitoiable, qu'un savoir destitué de pénétration & de jugement? Un savoir qui n'est fondé que sur les préjugés de l'Éducation & de l'Autorité: Ce savoir, qui est celui de la plus grande partie de nos gens de Lettres; Ce savoir où conduit-il? Il éloigne du vrai, & plus on s'en écarte, plus on s'enfoncé dans des routes tenebreuses, d'où il n'y a plus aucune issue. L'ignorance d'un Homme naturellement sensé, ne vaut elle pas ce savoir déplorable? Mais si ce n'étoit que la Chimère, le Ridicule, & le Faux, je le leur pardonnerois de bon Cœur. Malheureusement c'est bien pis. Aux termes de l'Écriture même, le savoir produit l'Orgueil dans cette sorte d'Érudits. *Le savoir ense*, dit elle: Il produit l'entêtement, & toutes les passions les plus monstrueuses & les plus funestes. Ces passions qui sortent de cette fatale *Boîte de Pandore*, que produisent elles? Elles produisent ce que mon bon Ami *Horace* dit si pathétiquement d'une autre source de querelles.

Ludus enim genuit trepidum Certamen & iram :
Ira; truces inimicitias & funebre bellum.

Elles

Elles produisent l'Esprit de parti, je ne dis pas seulement dans toute l'étendue du Monde Savant : Le Monde prétendu ignare pas celui là & dont la plus grande partie des Monts est composé, souffriroit peu de la *Guerre pluvieuse*, que cet Esprit cause, s'il n'étoit renfermé que dans cette Sphère. Mais c'est de là que le savoir a fait naître ce Monstre de l'Enfer, ce zèle indomptable & furieux, qui tire sa véritable source de l'Orgueil & de l'Inquiétude : Ce zèle de Religion qui sous prétexte de la gloire de Dieu & du salut des Ames, depuis la naissance du Christianisme, a mis & met tous les jours le feu aux quatre coins de cette partie de l'Univers que nous habitons. Ce savoir, cet Esprit de parti, cet Esprit de Système, ce Zèle détestable, combien de Guerres, de ruines, de misère, de dévastations des Royaumes & des Provinces n'a-t-il pas causé depuis sa malheureuse existence ? Combien de millions de Vies innocentes n'a-t-il pas sacrifié à sa rage ; pour ne rien dire de la perte de tant d'Ames que par là même il a entraîné & qu'il entraîne ? Que n'avons nous pas à craindre de ce même savoir, de ce zèle, qu'on voit régner dans presque toutes les principales Régions de notre *Europe*, d'où la discorde sa chère favorite, selon les apparences, soufflera éternellement le funeste poison de la Division, de l'Artifice, de la Guerre & de tous les mal-

heurs, qui en sont les suites déplorables ? Qu'on juge, par tout ce que viens de dire, si l'Esprit, le Savoir, les Connoissances sont de ces Moyens qui contribuent au bonheur de l'Espèce humaine, & surtout dans cette partie du Monde qui nous regarde de plus près. Les Gens sensés n'ont ils pas raison d'être jaloux de l'innocente simplicité des premiers Habitans de la Terre, de l'Idiotisme des Hurons & des Illinois ?

* Voions un peu comme les bons Esprits envisagent ce savoir, dont sont tant infatués ceux de qui je viens de parler. *Socrate*, qui réunissoit en sa Personne, tout ce que la Raison a de plus pur, & l'Esprit de plus sublime; *Socrate* le premier des Philosophes, & par conséquent, dans ce sens, le premier des Hommes; le *Divin Socrate*, comme quelques-uns l'ont appelé, après avoir poussé la recherche du Vrai aussi loin que l'Entendement humain peut aller, à quoi conclut il enfin ? *Il n'y a qu'une chose que je sache*, disoit-il, *c'est que je fais rien*. Cette décision, qui lui atira, de la part de l'Oracle, ce glorieux témoignage, *qu'il étoit le plus sage des Hommes*, n'est, comme semble, pas trop en faveur du savoir : Elle en fait voir au contraire toute la vanité & tout le néant ; ou au moins la plus grande Capacité de savoir qui fût jamais, a bien voulu faire sentir en cette occasion, que ce qu'elle

a pu

à pû connoître , comparé à tout ce qui est l'Objet de la connoissance , celui d'une véritable connoissance , d'une connoissance intuitive , n'est proprement qu'un rien ; ou elle a jugé qu'il étoit impossible de parvenir à cette véritable connoissance intuitive. C'étoit aussi le sentiment d'un autre Homme d'Esprit , qui a dit : *Maxima pars earum quæ scimus , est minimas illarum que ignoramus.*

Les Sciences , remarque le célèbre Pascal , ont deux extrémités : La première est la pure ignorance naturelle , où se trouvent tous les Hommes en naissant : L'autre extrémité est celle , où arrivent les grandes Ames , qui aiant parcouru tout ce que les Hommes croient savoir , trouvent enfin qu'ils ne savent rien , & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis.

D'autres Sages , moins courageux , moins sincères , & peut être moins éclairés que ces deux grands Hommes que je viens de citer , se font néanmoins laissés aller à dire qu'une grande connoissance étoit pour l'ordinaire accompagnée de grands regrets ; que l'augmentation de la Science n'étoit qu'un accroissement de douleur ; que beaucoup de savoir entraîne après soi de plus grands doutes encore. *In multa sapientia , multa indignatio , & qui addit scientiam , addit & dolorem. Qui plura novit , eum maiora sequuntur dubbia.* Et plût à Dieu que le malheur de la Science & des Lumières fatales

fatales de la plupart de nos Savans modernes se bornât à ces doutes & à cette douleur ! Voilà ce que c'est que le savoir ! Voilà le bonheur qu'il produit en faveur de ceux qui en sont les plus capables !

Qu'arrive-t-il quelque fois aux Savans même du premier ordre, à ces Génies transcendans que tout l'Univers admire ? Le Vrai est simple. Sa simplicité le rend souvent imperceptible ; ou pour mieux dire dans la trop bonne opinion que ces Savans ont de la Supériorité de leurs Lumières, il est imperceptible à leurs yeux : Ils tombent, mais par une route opposée, dans la même Erreur, que j'ai reprochée, il n'y a qu'un moment, aux *Demi-Savans*, qui ne voient pas, parce qu'ils ont la Vue trouble, ou parce qu'ils ont un bandeau devant les yeux. Ceux dont je parle ici, avec des yeux trop perçans, dédaignent de voir. Ils passent le Vrai, & plus ils le passent & plus ils s'en éloignent, en mettant de brillantes Chimères à la place du Vrai. Il ne seroit pas mal aisé d'en donner la preuve & des Exemples : Mais *Exempla sunt odiosa*.

* NÔtre savoir, selon que le judicieux *Hobbes* s'en est expliqué envers le célèbre *Descartes*, n'est dans le fond autre chose que *Jugement*. C'est affirmer ou nier au moins du terme est, ce que les choses sont par rapport à nôtre manière de les concevoir, & non pas

Et qu'elles sont intrinsèquement en elles mêmes. Il est évident que ce savoir est un savoir très imparfait. Il y a d'ailleurs la même différence entre juger & le vrai savoir, qu'il y a entre juger au hazard ou deviner, & juger en parfaite connoissance de cause. On voit fort souvent même qu'il n'y a d'autre différence entre nos jugemens & ce qui n'est qu'opinion, que celle du nom, & tout le Monde fait qu'il n'y a rien de si trompeur, que l'Opinion.

* Nous connoissons les choses par leurs noms plutôt que par leur essence, de sorte qu'on pourroit dire, que nous ne leur donnons des noms, que pour les distinguer les unes des autres. On m'objectera ici, que nous en connoissons les qualités, pour les faire servir à nos usages. C'est bien dit; mais je demande 1^o. Connoissons nous assés leurs qualités & leurs usages à nôtre égard, pour en tirer parti, autant qu'il y a à en tirer de leur nature? J'en doute. 2. Si la connoissance que nous avons des choses, de leurs qualités & de leurs usages ne s'étend qu'à nos nécessités ou à nos besoins essentiels, relativement à nôtre conservation en cette Vie; elle se trouvera réduite à des bornes très étroites; & quant à ce qu'il nous est nécessaire de connoitre pour être heureux dans un autre Monde; on peut dire, que si le savoir de nos Doctes, même celui de ceux de la première des deux Classes dans
les

les quelles je les ai divisés, & ce qu'ils enseignent aux autres, étoit un peu plus simple & moins étendu, il n'en seroit, peut-être, que plus solide, & le profit, tant à leur égard qu'à celui des autres, n'en seroit que plus assuré.

* Si la connoissance va au delà du nécessaire, en quel sens qu'on le prenne, elle est ou pernicieuse, ou inutile, ou tout au moins très superficielle & très incertaine.

* Au surplus ceux qui sont curieux de connoître, ce que c'est dans le fond que ce savoir tant vanté, ou pour mieux dire, combien est grande nôtre ignorance; n'ont qu'à lire avec attention le Ch. III. du Livre IV. de l'Excellent traité de M. LOCKE de l'Entendement humain.

* Ce que nous connoissons par expérience n'est pas proprement & véritablement un savoir: Ce n'est que sensation. J'estime que tout Homme judicieux sentira aisément la différence qu'il y a entre ce qu'on appelle proprement *Expérience* & la *Réflexion*. On peut dire qu'il s'en faut de beaucoup, que toutes nos Réflexions, même celles qui sont fondées sur l'Expérience, aient également cette justesse & cette solidité que le vrai savoir suppose. Nos Raisonnemens ne sont pas savoir non plus. Il faudroit connoître le fond & la nature intime des choses, pour faire des comparaisons

paraissions exactes & en tirer de justes conséquences; ce qui n'est pas en nôtre pouvoir. Il n'y a que Dieu qui connoisse intimement & intuitivement la nature des choses, parce qu'il en est l'Auteur & le Créateur : Il n'y a que cet Etre suprême qui puisse bien juger de la véritable valeur, de la moralité, des modifications, & de toutes les Actions humaines, parce qu'il pénètre jusqu'aux derniers replis du Cœur des Hommes. C'est en cela seul, & en y joignant, à nôtre égard, la connoissance de nous mêmes, & celle de nos différens Devoirs, que consiste, si je ne me trompe, le véritable savoir. Or, s'il s'agissoit de juger de la théorie de ces Devoirs par la pratique, à laquelle enfin toutes nos connoissances devroient aboutir, il se trouveroit sans doute que, pour l'ordinaire, elle est très médiocre, même dans ceux qui se piquent le plus de savoir & de connoissance.

La Science; disoit le Philosophe Aristipe, n'est ni nécessaire, ni même naturelle à l'Homme. D'un côté, elle lui coûte trop à acquérir; & de l'autre, sa jouissance ne le dédommage point des peines qu'il s'est données. Apprendre, c'est s'exposer à souffrir; c'est se mettre dans la dure nécessité de reconnoître, & les bornes de son Esprit & le peu d'étendue de ses facultés, & par là même de se dédaigner & presque de se haïr. Apprendre enfin,
c'est

C'est s'attirer l'irreconciliable aversion des Ignorans, des Foibles, des Superstitieux, des Hommes corrompus, qui tous se déclarent hautement contre ceux qui veulent saisir, dans les choses, ce qu'il y a de vrai & d'essentiel.

* Quant à tous ces moyens dont je viens de faire le dénombrement & l'examen, dans la possession ou dans l'usage desquels on fait consister le bonheur; à les considérer en général, on peut dire que quand même nous ne les prendrions que du bon côté, il faudroit toujours convenir que les uns dépendent des circonstances casuelles de notre naissance & de notre temperament; & que les autres ne sont pas faciles à aquerir, quand nous ne les avons pas par droit d'héritage, ou par d'autres cas fortuits; qu'ils ne peuvent être aquis qu'à titre onereux, & qu'ils nous coûtent souvent plus que ne vaut le bien qu'ils nous procurent. En nous faisant du mal, il faut chercher l'exemption d'autres maux.

* Supposons que nous aïons aquis ces moyens qui sont hors de nous, soit par le hazard ou par notre industrie; toujours est il vrai de dire, que le Mal est inséparable du Bien qui nous revient à cet égard, par le mauvais usage que nous faisons, pour l'ordinaire de ces moyens; ce qui nous conduit par un autre Chemin à la Douleur physique & morale.

L'Expe-

* L'Experience fait voir , que ces moïens n'opèrent pas un parfait Contentement. Les desirs des Hommes sont insatiables. Ils croissent à mesure qu'augmentent les moïens de les satisfaire.

*Crescentem sequitur Cura pecuniam .
Majorum que fames.*

* J'ai connu deux Hommes , qui d'une situation des plus médiocres sont parvenus à un Etat de prospérité & d'abondance , auquel assurément ils ne s'atendoient pas , en entrant dans le Chemin de la Fortune. Le *plus ultra* a tué l'un , à la fleur de son âge , après avoir souffert tout ce que l'Ambition peut faire souffrir à un Mortel. L'autre , à la vérité a usé de son bonheur en grand Seigneur ; mais je suis persuadé , que de ce qui manquoit pour remplir les desirs de ces deux Hommes , considérés dans le plus haut degré de leur prospérité , il y auroit eu dequoi satisfaire à l'avidité de mille autres , qui se trouvent actuellement dans la même situation , d'où étoient sortis ces deux Enfans de la Fortune , & qui sont agités du même Esprit de se pousser dans le Monde.

* Le Devoir est attaché à la possession des moïens dont je viens de parler ; j'entens le Devoir d'en faire un bon usage. Ce Devoir suppose la contrainte. Faits comme nous sommes , la contrainte est un mal. Cette possession

sion est donc un mal, considérée au moins dans ce sens.

* Quelqu'un a cru que le bonheur dépend de l'accomplissement de tous ses desirs. C'est bientôt dit. Mais il s'en faut de beaucoup que cette proposition soit vraie, à moins qu'on ne réduise ces desirs à de justes desirs. Mais qui est jamais parvenu à l'accomplissement même de ses justes desirs?

* On peut dire, que celui là est heureux qui fait se contenter de l'Etat où la Providence l'a mis. Mais en quel Siècle cet Homme rare a-t-il vécu? On ne donnera pas aisément le démenti au célèbre Chevalier *Temple*, qui a soutenu, & à ce que je crois, avec raison, que le Caractère distinctif de l'Homme consiste dans une certaine inquiétude de son Esprit, qui fait qu'il n'est jamais content de la Situation où il se trouve: Inquiétude qui ne le quitte qu'à la mort. Chacun n'a qu'à s'examiner soi-même, pour nous dire si ce grand Homme a pensé juste ou non. Cette inquiétude nous permettrait elle jamais, de parvenir à cet Etat d'acquiescement ou de tranquillité, dans lequel consiste le vrai bonheur?

* *Quod satis est, cui contigit, hic nihil amplius optet.*

Mais comment s'appelloit-il, celui qui fait connoître, que ç'en est assez, & qu'il ne faut rien désirer au delà?

* Je n'aurois jamais fait si je voulois entrer dans le détail de tous les Maux que nous causent cette Inquiétude, nos Desirs déréglés, cette foule de Passions auxquelles nous sommes éternellement en bute, & qui mettent des Obstacles invincibles au vrai Bonheur.

Le beau mot d'Horace !

Animum rege : Qui nisi patet, imperat.

Rendez vous Maître de vous même. Si vous ne tenez pas en bride vos Passions, ce seront Elles qui vous gourmanderont. Mais qui est ce qui se met en devoir de suivre (j'entens à la rigueur,) cette excellente Leçon ?

* Si cette tranquillité de l'Esprit, dont je viens de parler, si essentielle pour parvenir au bonheur & si difficile à aquerir, consiste dans la possession de tous ces moiens qui peuvent y conduire, dont j'ai fait le détail; si le bonheur consiste dans le bon Usage qu'on fait de ces moiens; si dans cet état il opère l'Exemption réelle des besoins & des maux; s'il opère dans l'Âme une jouissance pure, que rien ne peut troubler; il faut convenir, que ce bonheur est bien rare.

* Et si on le fait consister dans la possession ou dans la jouissance de ce qui va au delà du besoin; cette jouissance est imaginaire ou brutale & dangereuse. Ce qui est imaginaire, ou brutal & dangereux, ne sauroit former le vrai bonheur.

* Le Païſan dont la faim eſt excitée par le travail, mange avec plus de plaisir ſon Pain bis, que le Riche n'en a, en goûtant les Mets les plus délicieux; pour ne rien dire des différens Efets que cette différente nourriture cauſe dans les diverſes Circonſtances où l'un & l'autre ſe trouvent.

* Le Travail & la ſimplicité de la Nourriture conſervent au Païſan la ſanté, le plus précieux de tous les biens de la Vie.

* L'Oiſiveté, la Moleſſe, la Délicateſſe, la Volupté cauſent dans le Riche, le Dégout, la Maladie, la Douleur & une Mort prématurée.

* Dans ſa Chaumiére, le Païſan eſt auſſi bien à l'abri des injures de l'Air, que le Riche l'eſt dans ſon Palais de Marbre. Il eſt auſſi bien couvert de ſon gros Drap, que le Riche l'eſt de ſes Habits ſomptueux.

* Je pourrois pouſſer le paralelle plus loin ſi je ne craignois de bleſſer la bienſéance.

* Il eſt ſûr, dit le célèbre BAILE, que ceux qui voudroient trouver des Perſonnes, qui euſſent ſenti plus de bonheur que de malheur, les rencontreroient plutôt chés les Païſans, ou chés les petits Artifans, que parmi les Rois & les Princes. Qu'on liſe les paroles d'un grand Homme: (Mr. BOSSUET, Evêque de Meaux) *Vous croiés donc que les déplaiſirs & les plus mortelles douleurs ne ſe cachent pas ſous la Pourpre,*

*ou qu'un Roïaume est un Remède universel à tous les Maux, un Baume qui les adoucit, un Charme qui les enchante? Au lieu que par un Conseil de la Providence Divine, qui fait donner aux Conditions les plus élevées leur contrepoids, cette Grandeur que nous admirons de loin comme quelque chose au dessus de l'Homme, touche moins quand on y est né, ou se confond elle même dans son abondance; & qu'il se forme au contraire parmi les Grandeurs une nouvelle sensibilité pour les dé-
plaisirs, dont le Coup est d'autant plus rude, qu'on est moins préparé à le soutenir. Tel est donc le Sort des Grands de ce Monde, que les plaisirs & les agrémens atachés à leur Condition, forment, d'un Côté, un Calus dans leur Ame, qui enfin les leur rend insipides, & l'atendris-
sent, d'un autre, au point, qu'ils deviennent plus sensibles que les autres Hommes au mal, à la douleur & aux revers de la Fortune, auxquels ils sont sujets comme le reste des Mortels.*

* Le bonheur ne consiste donc pas dans la possession des Moïens physiques, ni dans la jouissance physique de ces Moïens: Il ne consiste pas dans cet extérieur. J'ai insinué qu'il consiste plutôt dans l'intérieur, dans la jouissance & dans la tranquillité de l'Esprit. Mais il faut que l'un soit le fondement de l'autre.

* Il nous faut des moïens pour nous garantir des besoins & des nécessités.

92 JOURNAL HELVÉTIQUE

Ils viennent par la Naissance, par Héritage ou par d'autres cas fortuits. C'est un grand hazard.

Il faut les acquérir. Grand travail ! Grande contrainte ! Grande incertitude !

Il faut en jouir sagement.

Il faut se connoître soi même.

Il faut moderer ses desirs.

Il faut s'aquitter de ses devoirs.

Il faut l'approbation de Dieu, & celle des Gens de bien.

Il faut avoir l'approbation raisonnable & bien fondée de soi même. Quelle grande affaire !

* La jouissance intérieure de l'Esprit consiste donc dans le sentiment d'être parvenu à ce degré de perfection, à cet état de bonheur actuel.

* Mais il dépend premièrement de la grace de Dieu, ensuite des dispositions extérieures & intérieures, que nous ne saurions nous donner nous mêmes ; du lieu de notre naissance ; de nos Parens ; de notre Education ; du soin de cultiver nous mêmes notre Esprit & notre Cœur ; de notre industrie ; de notre commerce avec les autres Hommes ; de la faveur de nos Supérieurs ; enfin de la Fortune ; c'est-à-dire d'une infinité de hazards & de combinaisons, toutes des plus incertaines.

* Sans le concours favorable & permanent de toutes ces différentes Circonstances, point de

de vraie jouissance intérieure de l'Esprit, point de véritable bonheur.

* Cleobule un des sept Sages de la Grèce étoit heureux en Femmes, en Enfants, en Amis, en Domestiques, en Sujets. Ce bonheur indique assez son mérite personnel. Montrez nous un autre Cleobule.

* Celui là est véritablement heureux, qui n'a rien à craindre de sa propre part, ni de celle des autres Hommes. Mais celui qui jouit de ce bonheur, où faut il le chercher? Est ce dans le Globe de Jupiter? Assurément ce n'est pas dans le nôtre.

* Disons un mot de la Société par rapport au bonheur. Étant ces *imitatores seruum Paucis de Horace*, comme nous sommes, *pergentes non quò eundem est, sed quò itur*, que n'ayons nous pas à craindre de l'Exemple, nous qui sommes naturellement plus portés à suivre les mauvais que les bons?

* Il est vrai que je profite dans le sens philosophique des Commodités, que la Société me procure; mais il faut les acheter: Je ne les ai qu'à titre onéreux.

* Dans le sens moral, ai je plus à espérer qu'à craindre des autres Hommes? Cette Question est facile à décider.

* Comment se conduire avec ces Hommes? Voici une belle Leçon de mon Ami le Démocrite moderne: Je discourus enfin, dit il, que

dans l'Etat présent de la nature humaine, la vraie Sagesse consiste à badiner avec innocence; à vivre des Hommes sans les haïr; à vivre en paix avec eux sans les estimer*; à leur faire du bien sans espoir de reconnaissance, & surtout à ne point se regarder comme un Sage exempt de la Folie commune.

* Vivant dans la Société, il ne faut donc attendre mon bonheur que de moi même. Ai je plus à espérer qu'à craindre de moi même. Autre question encore plus facile à décider, si je veux me rendre justice. *Guarde me Dios de vi*, a dit un judicieux Espagnol. Je me crains plus moi même, que je ne crains tous les autres Hommes ensemble, quelque mauvaise opinion que j'en aie, les considérant en général.

* Tout se réduit dans la Vie humaine, considérée relativement à notre état présent, à des Actes de défense souvent très difficiles & très pénibles en tout sens; à des Actes d'Offense dangereux & défendus; à l'imaginaire; mais que peut-on chercher dans ce qui n'est qu'imaginaire? Sans parler du Devoir, qui est ce qu'il y a de plus pénible. Qu'est-ce donc que l'Etat ou la Vie de l'Homme? Quelle Misère! Cette Misère n'arrache-t-elle pas tous les jours, même aux plus honnêtes Gens, cette triste Exclamation?

Quemdas finem, Rex magno laborum?

J'ai

* L'Auteur entend apparemment refuser aux Hommes cette estime, qui opere une Confiance, dont on court risque d'être la dupe.

* J'ai dit que l'on ne voit dans le Monde; qu'ennui, que souci, qu'inquiétude, que contrainte, que douleur & que besoin. D'un autre côté on n'y aperçoit que foiblesse, que corruption, que Vice & que Crime. C'étoit ainsi en tout tems & en tout País.

Seditio, dolis, sceleris atque libidine & ira,
 Mactos in terra motos peccatur & extrahit.

· Dans cét état des choses où placerez vous le bonheur ? Le bonheur est il compatible avec tant de Maux & tant de désordres ? Le prétendu bonheur des Méchants n'est qu'illusion; une illusion qui par plus d'une voie les conduit dans le précipice, & dans plus d'un précipice. La Vertu est méprisée, mal traitée, opprimée, & malheureuse. S'il y a du bonheur; s'il y a un véritable bonheur pour les Gens vertueux, c'est un état de Grace; & il ne s'agit ici que de l'état de Nature.

* La Vertu est sa propre récompense. Elle procure le bonheur en ce Monde même, & indépendamment de celui qui l'attend dans un autre; j'en conviens. Mais ne faut il pas convenir aussi, que le nombre de ceux qui en jouissent, est fort clair semé ? On en peut penser ce que l'aimable Horace a dit de son Ami *Quintilius*. *La charmante modestie, l'inviolable bonne foi, cette chère Sœur de la justice, l'Amour sincère du vrai; ces Vertus Divines, qui supposent toutes celles dont ce bonheur dépend;*

où trouveront elles d'autres Quintilius? A qui peut on les attribuer?

Cui, pudor & justitia Soror incorrupta fides, nudaque Veritas,
Quando ullum invenient parem?

* Je conviens encore, qu'outre ce Bonheur philosophique, dont je viens de parler, il s'en peut trouver un autre encore plus solide & plus parfait; mais qui n'est pas moins rare. Ce bonheur a son fondement dans la Religion. Il dépend du doux témoignage d'une Conscience pure & innocente, qui n'a rien à se reprocher envers Dieu & envers les Hommes, ni à son propre égard. Il dépend de la forte persuasion où est le vrai Chrétien que son Amour pour Dieu ardent & sincère, la droiture de son Cœur, son entier abandon à la Volonté & à la Providence de nôtre commun Maître, sont connu de cet Etre Suprême & qu'il en sera un jour le Remunerateur. La parfaite tranquillité de l'Esprit, qui résulte de cette persuasion, fait que ce Chrétien regarde avec une entière indifférence tout ce que le commun des Hommes dans le train ordinaire de la Vie, envisage ou comme des biens ou comme des Maux.

Si les doux transports de l'Âme, ces extases ravissantes que cause cette heureuse Situation, pouvoient être aussi vivement dépeints que ce Chrétien les sent, dans son intérieur

rièreur ; on conviendroit que rien n'est comparable à ce bonheur spirituel , pas même celui qui est le fruit d'une tendre Liaison entre deux Cœurs vertueux , soit de même ou de différent Sexe , & que quant à moi je préférerois à toute autre félicité qu'on peut desirer en ce Monde : On conviendroit que ce bonheur l'emporte sur tout autre , quand même cette Vie avenir , sur laquelle l'Espérance de ce Chrétien se fonde , ne seroit pas aussi certaine qu'elle l'est. Mais il n'est pas question ici de cet Etat , par ce que comme je l'ai déjà dit , je considère ce bonheur dans cet Ecrit , moins par rapport au Chrétien que par rapport à l'Homme.

* Si nous réfléchissons sur tant d'accidens inévitables auxquels nous sommes sujets , sur l'instabilité & la fragilité des choses humaines , sur la prodigieuse différence qu'il y a entre la peine & la difficulté de faire & la facilité de défaire ; il faut convenir , qu'il n'y a rien de si casuel ni de si incertain que le bonheur , où on le place pour l'ordinaire. Une goutte de Sang peut assommer sur le champ l'Homme le plus robuste. Le moindre dérangement dans le Cerveau , les foiblesses de l'Age , font un Imbécile , de l'Homme le plus sensé & le plus savant. Il a fallu plus de vingt Siècles de travaux & une industrie au delà de l'imagination , pour mettre une Ville de Paris dans

dans l'état brillant où elle est. Il ne faudroit qu'une alumete, pour la détruire, peut-être en moins de vingt quatre heures.

Après avoir déchargé ma tête de ces pensées ; que je ne donne que pour un léger Craïon de l'état actuel du Genre-humain, considéré par rapport au bonheur, je suis tombé par hazard, dans le *Dictionnaire de Baile*, sur l'Article de *Xenophanes* : L'Auteur y fait des Remarques dans le goût des miennes : J'en ai inseré une plus haut, & je vai en rapporter quelques autres, qui donneront plus de poids à ce que je viens d'observer de mon Chef.

Selon Xenophanes lui même, dit Mr. Baile, il y a dans la Vie plus de Maux que de Biens, plus d'amertumes que de douceurs, plus de chagrins que d'agrémens &c. Il répétoit avec emphase qu'un Joug pénible & rigoureux est imposé à l'Homme, depuis le Jour de la Naissance jusqu'au Jour de la Mort. Parcourez, disoit-il, tous les âges, vous n'y trouverez qu'un long tissu de douleurs. A peine l'Enfance a-t'elle essuié ses larmes, qu'arrive la Jeunesse fougueuse, hardie à tout oser & prodigue de son Etre. L'Age mûr n'a que des soins & des inquietudes. L'Homme, comme il se sent afoiblir chèque jour en détail ; ce qu'il perd, augmente ses regrets, & ce qu'il craint, le jette dans une défiance continuelle. Enfin commence le dernier période de la Vie, le Père de tous les Maux ; C'est ainsi que je nomme la Vieillesse glorieuse,

ée, incommode à elle même, & plus incommode à tous les autres. Les Yeux apesantis cherchent en vain le jour, qui se dérobe imperceptiblement à la paupière: Les yeux se ferment bientôt, & il ne reste plus de l'Homme qu'un souvenir confus.

Quel champ, ajoute un autre Ecrivain judicieux n'avoit point là Xenophanes, de faire valoir son Eloquence? Combien devoit-elle s'acroitre des désagrémens de sa condition? On ne réussit jamais mieux, que quand on a un intérêt pressant de réussir. La Vertu souffrante (& plutôt à Dieu que ce ne fut pas le spectacle le plus ordinaire de la Vie) s'exprime toujours en termes énergiques &c.

* Mr. Baile cite ensuite Pline, qui dit ;
 „ Que parmi toutes les choses du Monde, il
 „ n'y en a qu'une qui soit certaine; C'est que
 „ l'Homme est la plus misérable & la plus
 „ vaine des Créatures. Et dans un autre en-
 „ droit ; Que la Nature nous fait acheter ses
 „ présens au prix de tant de souffrances, qu'on
 „ ne fait si elle mérite mieux le nom de
 „ Mère que le titre de Marâtre. Il fait dire
 „ ensuite à Melle. De Scuderi : Que quand la
 „ Santé est toute seule, c'est un bien qui ne
 „ se fait pas trop sentir, & qui ne sert quel-
 „ que fois qu'à faire souhaiter plus ardemment
 „ tous les autres plaisirs qu'on ne peut avoir.

Servons nous, continuë le Philosophe, d'une comparaison empruntée de la Doctrine des Scholastiques :

stiques : Ils disent que les Corps rares contiennent peu de Matière sous beaucoup d'Etendue ; & que les Corps denses contiennent beaucoup de Matière sous peu d'Etendue. Selon ce principe, il faudroit dire, qu'il y a plus de Matière dans trois pieds d'Eau, que dans deux mille cinq cent pieds d'Air. Voilà l'image de la Maladie & de la santé. La Maladie ressemble aux Corps denses, & la Santé aux Corps rares. La Santé s'étend sur beaucoup d'années de suite, & néanmoins elle ne contient que peu de Bien. La Maladie ne s'étend que sur quelques jours, & néanmoins elle renferme beaucoup de Mal. Si l'on avoit des Balances pour peser une Maladie de quinze jours, & une santé de quinze ans, on verroit ce que l'on éprouve quand on met en équilibre un Sac de plume & une pièce de plomb. D'un côté l'on voit un Corps qui remplit un grand espace, & de l'autre un fort petit Corps. Cependant il n'y a pas plus de poids sous ce grand espace, que sous le petit. Gardons nous donc bien de l'illusion que nous pourroit faire, dans le parallèle de la Maladie & de la Santé, l'étendue de celle ci. Vous m'allez dire, que la Santé est considérable, non seulement par la raison qu'elle nous exempte d'un très grand mal, mais aussi par la liberté qu'elle nous donne, de goûter mille plaisirs vifs & très sensibles. J'accorde tout cela. Mais il faut d'ailleurs considérer qu'ayant deux sortes de maux, à quoi nous sommes assujéti,

elle ne nous sauve que de l'un, & nous laisse pleinement exposés à l'autre. Nous sommes sujets à la douleur & à la tristesse, deux fleaux si terribles, qu'on ne sauroit décider lequel est le plus affreux. La Santé la plus vigoureuse ne garantit pas du chagrin. Or, le chagrin est une chose qui coule par mille & mille Canaux, & qui est de la nature des Corps denses : il renferme beaucoup de Matière sous un fort petit Volume; le Mal y est entassé, serré, foulé. Une heure de chagrin contient plus de mal, qu'il n'y a de bien dans six ou sept jours commodes.

* Les Biens de cette Vie sont moins un Bien, que les Maux ne sont un mal. Les Maux sont pour l'ordinaire beaucoup plus purs que les Biens : Le sentiment vif du plaisir ne dure guere, il s'émousse promptement, il est suivi du dégoût. Ce qui nous paroïssoit un grand Bien, quand nous n'en jouissions pas, ne nous touche guere quand nous l'avons : Ainsi nous aquerons avec mille peines & avec milles inquiétudes, ce que nous ne possédons qu'avec une joie médiocre ; le plus souvent la peur de perdre le Bien que nous possédons, surpasse toutes les douceurs de la jouissance.

* Si l'inquiétude précède la jouissance des plaisirs, le dégoût & le repentir la suivent de près.

* Non seulement on a peur de perdre ce que l'on possède, mais aussi l'on a le chagrin de voir que d'autres Gens nous égalent ou nous surpassent, & que d'autres seront bientôt en état de nous atteindre, & puis de nous gagner le devant.

* Il arrive rarement qu'on fasse un bon usage des faveurs de la Fortune ; qu'elles ne nous conduisent pas à de grands malheurs, & qu'ainsi l'on ne puisse dire, qu'elles ne sont pas une grâce, mais un piège.

* Bien des Gens ressemblant à la Mothe le Vayer, qui n'eut point voulu passer encore une fois par les mêmes Biens & les mêmes Maux qu'il avoit senti pendant sa Vie.

* Ce n'est pas une petite partie de la rigueur du sort des Hommes, que cette espèce de nécessité, où tant de Gens sont réduits de chercher dans les plaisirs défendus quelque Remède à leurs inquiétudes. N'est ce pas se délivrer d'un mal physique par un mal moral ? Un tel Remède n'est il pas pire que la Maladie ? N'est-on donc pas bien malheureux, quand on ne sait recourir qu'à une telle ressource ? Il est très certain qu'une infinité de Gens n'en trouvent point d'autre. Les cruautés domestiques ; la vie du mauvais état du Menage, les contraignent de sortir pour aller jouer, ou pour aller boire dans un Cabaret. Ils ne peuvent sans cela dissiper leur mélancolie ; c'est la seule diversion qu'ils opposent au chagrin. Il y en a même qui s'enyurent tout exprès, afin d'éviter les inquiétudes de la Nuit ; qui est un temps, où elles sont les plus incommodes. Ils ont éprouvé qu'elles les ont empêché de dormir, & qu'elles les tiennent trop cruellement attentifs à leurs malheurs. C'est pourquoi ils se procurent par le Vin un profond assoupissement. Mais

* Mais ces pauvres Gens que gagnent-ils le plus souvent, en lutant ainsi contre le malheur. *Horace* nous l'apprendra : *On a beau vouloir tromper, dit-il, ses iniquités : On a beau vouloir les noier tantôt dans le Vin, & tantôt les assoupir par le sommeil ; c'est toujours inutilement ; le noir chagrin suivra, pressera par tous ceux qui le fâient*

Jam Vino quærens, jam fomno fallere curam :
Frustrâ : Nam Comes atra præmit, sequitur quæ fugalem.

Le chagrin s'attache à notre Cœur, dit-il dans un autre endroit, & le ronge continuellement, soit que nous traversions les Mers, soit que nous nous engagions dans le parti des Armes. Plus léger que les Cerfs qui fuient dans la Plaine, plus rapide que le Vent qui transporte les Nuës, il monte avec nous dans le même Vaisseau ; il court avec nous au travers des Escadrons.

Scandit æratas, vitiosa, navés
Cura : nec Turmas Equitum relinquit
Ocior Cervis, & agente nimbo
Ocior Euro.

Pour faire voir que cette Misère s'étend à tous les Etats de la Vie, je rapporterai un autre Passage de notre Poëte. *Un Grand-Seigneur, dit-il, dédaignant la Terre ferme veut s'étendre sur la Mer : Il borde le Rivage d'une foule d'Entrepreneurs & de Manœuvres : Il y roule des Masses énormes de Pierres : Il comble les Abîmes d'une quantité prodigieuse de Matériaux. Les Poissons surpris se trouvent à l'étroit dans ce*

vaste Élément. Après tout cela en est il plus heureux? Non. Les inquietudes & le remors le suivent par tout. Traversé-t il les Mers? L'affreux chagrin s'embarque avec lui. Monte-t'il à Cheval? Il trouve en croupe le Bourreau qui ne le quitte point. Les Marbres les plus estimés, la Pourpre la plus éclatante, les Vins les plus délicats, les Parfums les plus précieux ne sauroient adoucir ses peines.

Contracta Pisces æquora sentiunt;
 Jactis in altum molibus: huc frequenter
 Cæmenta demittit redemptor
 Cum famulis, Dominus que Terræ.

Fastidiosus; Sed Timor & Minæ
 Scandunt eodem quo Dominus: Neque
 Decedit arata trîremi, &
 Post Equitem sedet atra Cura.

— Dolentem nec Phrygius Lapis
 Nec purpuream sidere Clavior,
 Delent usus, nec Falerna,
 Vitis, Achæmenium que Costum.

* Diodore de Sicile nous donne la Description de la félicité fabuleuse des *Scythes Hyperboréens*, Peuple, peut-être fabuleux lui-même. Surquoi un Auteur judicieux déjà cité (*Mr. des Landes Hist. Crit. de la Phil. T. I. p. 45.*) fait cette Réflexion: „ Ces sortes de
 „ Descriptions marquent assés que les Hommes
 „ mes souhaitent ardemment d'être heureux,
 „ & qu'ils sentent à peu près sous quel Gouvernement & dans quelle Société ils le seroient.

roient. *Mais il paroît qu'une Main irrois-*
ble les repousse sans cesse, & les replonge dans
la Misère, d'où ils voudroient sortir.

* *Les Gymnosophistes, dit le même Auteur*
 (p. 97.) *ménoient une Vie très dure & très*
laborieuse, non seulement ils se refusoient
toutes sortes de plaisirs, même ceux qui ne
font que des délassemens de l'Esprit; mais en-
core ils se gênoient & se tourmentoient de
dessein prémédité, comme si la nature n'avoit
pas pris toutes les Précautions nécessaires pour nous
vendre malheureux.

* *Homere, le Père des Poètes suppose que*
devant le Palais de Jupiter sont deux Tonneaux,
où ce Dieu puise continuellement & les Biens
& les Maux qu'il verse sur le Genre humain.
Voilà son principal Emploi. „ Encore, dit
M. des Landes, s'il puisoit également, & qu'il
ne se méprit jamais, nous nous plaindriens
moins de nôtre Sort.

* *Si le Lecteur curieux veut voir une Dé-*
scription plus ample & plus pathétique de la
Misère physique & morale des Hommes, de
leurs folies & de leurs Vices, il la trouvera
dans le même Tom. I. de cet Auteur. p. 267.
& suiv. Ce Passage est trop long, pour être
inséré ici.

* *Ces Citations sont un peu longues; mais*
j'estime, que quand il s'agit du bien des Lec-
teurs, en leur présentant des objets qui puis-

font leur faire faire des reflexions utiles ; on doit se défaire de ce scrupule qui nous fait penser , que nous ne devons leur offrir que ce que nous tirons de nôtre propre fond : on doit encore moins s'embarasser de la critique de ceux qui nous traitent de Compilateurs.

* MAIS que conclure enfin de tout ce qui vient d'être dit ? Le bonheur désirable en cette Vie consiste moins dans l'Exemption des Maux , de la douleur du souci , de l'ennui , de la contrainte , des besoins &c ; il consiste moins dans la jouissance des plaisirs , qui peuvent hâter nos sens ; il consiste moins dans la tranquillité & dans le contentement de nôtre Esprit ; qu'il ne consiste dans une entière certitude de ne jamais déchoir de cet heureux état , supposé qu'il soit possible d'y parvenir.

Ce bonheur , le vrai bonheur , n'est pas à esperer en cette Vie. Tachons donc de l'acquiescer pour en jouir dans un autre Monde , où rien ne pourra plus le troubler , & où il nous sera parfaitement & à jamais assuré.

L. R.



L E T T R E

A Mr. BOURGUET, Membre de l'Académie Royale des Sciences, de BERLIN, Professeur en Philosophie & en Mathématiques à NEUCHÂTEL, sur des inventions extraordinaires & curieuses.

MONSIEUR.

Après les excellens Ouvrages & les belles Découvertes dont la République des Lettres vous est redevable, pourroit on douter de vôtre Amour pour les Arts & les Sciences ? Connoissant le plaisir que vous recevez lorsqu'on vous communique des Particularités Littéraires, ou que l'on vous fait part de quelques Inventions curieuses, je prens la liberté de vous donner la Description d'une Machine extraordinaire, dont Mr. STEINER le Fils, Mathématicien & très habile Horloger de ZÜRICH, est l'Auteur. Je la vis l'Année dernière, en passant par cette Ville là ; mais elle n'étoit qu'à moitié. Mr. STEINER vient de la finir, & de lui donner le dernier degré de perfection. Elle consiste en trois Parties, dont aucun autre Horloger n'a jamais entrepris l'assemblage.

I. La première Partie est une *Montre à répétition*, qui touche les Heures & les Quarts, sur Six Cloches acordées en Musique : Elle sonne chaque Heure de soi même, & répète autant qu'on le demande ; elle montre les Jours du Mois & de la Semaine ; & elle marche pendant huit Jours, sans être remontée. L'Auteur, qui entend très bien les Mathématiques, a appliqué une Spirale au Balancier, par le moyen de laquelle on le hausse ou baisse : Un Cercle, divisé en 60. parties, répond à cette Spirale ; & on n'a qu'à reculer ou avancer un petit Index, autant de Degrés que la Montre avance ou recule, pour la régler : Ce qui épargne la peine de hausser ou baisser irrégulièrement la Lentille au Balancier : Cette Invention est peu connue en *Angleterre*, & moins encore au reste de l'*Europe*.

II. La seconde Partie de cette Machine consiste dans un *Carillon*, qui joue, sur seize Cloches, six Airs différens & seize Menüets. Et comme la confusion des Sons ôte beaucoup d'agrémens à ces Carillons, l'Auteur a trouvé un expédient pour l'empêcher ; de sorte que le Son de chaque Cloche ne dure qu'autant que le Marteau la touche, comme au *Clavecin*, où le Son est empêché aussitôt que la touche retombe.

III. La troisième Partie est un *Clavecin*, qui joue quatre Pièces de différens Maîtres, savoir

voir de *Flendel*, *Blavet*, *Francoeur*, & *Steiner* le Père. Il est construit de façon qu'on peut le toucher indépendamment de la Montre, qui le fait agir; & par le moien d'un Ressort, il est facile d'accélérer ou de retarder le mouvement des Aïrs.

Ces trois Machines, quoi qu'animées par la Montre, peuvent jouer indépendamment Pune de l'autre, sans y déranger la moindre chose. Elles sont enfermées dans un Buffet à écrire, avec des Tiroirs; de sorte que de toutes ces Machines, il ne se présente que le Cadran de la Montre, placé au milieu du Buffet. Le *Clavecin* est d'autant plus à estimer, que les Touches n'ont pas besoin d'être plumées comme les autres; & tout ce composé est des plus admirables. L'Auteur a surmonté des difficultés infinies, qui avoient rebuté tous ceux qui jusques ici avoient tenté l'assemblage du *Clavecin* avec une Montre.

Mr. *Steiner* a composé une autre Machine, d'un genre différent, mais qui est aussi très surprenante. Elle consiste en une Table, au milieu de laquelle il y a un Bassin, rempli d'Eau, & au bord de ce Bassin, on voit un Cadran. Lorsque l'on veut savoir l'Heure du Jour ou de la Nuit, on jette dans le Bassin une Figure composée à cette fin: Cette Figure, après avoir un peu floté, va se fixer près du Chifre qui indique l'Heure qu'il est.

66 JOURNAL HELVÉTIQUE

Mr. de la Servière est à la vérité l'Inventeur d'une pareille Machine ; mais il en fait un Secret ; & comme Mr. Steiner n'a jamais vû l'intérieur de celle là , on peut bien le regarder comme l'Inventeur de la sienne. Il travaille de plus à une nouvelle espèce de Montre de Poche , suivant les Idées de Mr. DE LEIBNITZ , & de Mrs. JEAN BERNOULLI , Père & Fils , que je lui communiquois la dernière fois que j'ai été à Zurich : Je vous en rendrai compte lorsqu'il l'aura exécutée , ne doutant point qu'il ne le fasse d'une manière convenable ; car il joint à une grande connoissance des Mathématiques un Génie Supérieur pour les Mécaniques. J'ai l'honneur d'être très respectueusement.

MONSIEUR

Berne le 15, Septembre
1739

Votre très-humble &
très obéissant Serviteur,

J. RITTER, le Fils M. Dr.

Le



LE SIECLE d'ARGILE,

POÈME MAROTIQUE.

J'avois juré de renoncer aux Muses ;
 Mais mon Serment , portoit ja mes excuses ;
 Puis qu'aux Jolieurs , (1) ainsi qu'aux Amoureux
 Droit appartient de rompre tous leurs Vœux ;
 PHOEBUS aussi d'un si beau privilège .
 Fait juste part aux Gens de son Cortège :
 Donc m'est loisible en tout bien , tout honneur ,
 D'encor rimer sans passer pour Hableur .
 Mais aujourd'hui chez les Doctes Pucelles ,
 Pas ne prétens puiser des Bagatelles ;
 Si grand Projet ai formé dans mon Sein ,
 Qu'à l'entamer je sens trembler ma Main .
 Inspire moi Divine POLYMNIE , (2)
 Ou CALLIOPE , (3) ou peut être URANIE , (4)
 Celle en un mot qui fait faire le mieux ,
 Acorde moi ton secours gracieux ,
 Pour raconter comment l'AGE d'ARGILE
 Foible , énérvé , languissant & fragile ,
 Vint remplacer & surpasser en Maux
 L'Age cruel du plus dur des Métaux :
 Ou si vous trois êtes par trop hautaines ,
 Pour m'acorder vos généreuses peines ,
 Ne laisserai d'en courir le hazard ,
 Si ma THALIE , (5) y veut bien pendre part .

D 5

Vien

(1) L'Auteur , dans une Pièce de Poësie , qui a paru dans nos précédens Journaux , avoit déclaré , Foi de Jouëur , qu'il ne vouloit plus rimer .

(2) Muse de l'Histoire ou de la Rhétorique .

(3) Muse de l'Eloquence ou de la Poësie Héroïque .

(4) Muse dont le nom signifie Céleste : Elle préside à l'Astronomie .

(5) Muse de la Comédie .

48 JOURNAL HELVÉTIQUE

Vien donc, mon Cœur, en stile véridique,
 Vien débrouiller une vieille Chronique,
 Où sont écrits certains faits mal-plaisans,
 D'où sont venus tous nos malheurs présens:
 Sut tout, ma Mie, évite avec scrupule,
 Le long fatras d'ennuyeux Préambule:
 Va droit au fait, sans trop verbaliser:
 Or écoutés comme elle ya jaser.

Fade REPOS, avec fière OPULENCE,
 Eurent un jour amoureuse acointance,
 Dont tôt nâquit la mole VOLUPTÉ,
 Et puis sa Sœur la grasse OISIVETÉ.
 De celle ci sortit nombre de Vices:
 Elle chassa les Nobles Exercices;
 Puis pour tromper le TEMS, cet ennuyeux,
 Elle inventa, ne sai combien de Jeux;
 Et quand avoit fini quelque Séance,
 Se délectoit auprès de Médifance:
 Avec DE'BAUCHE, elle fit amitié;
 COQUINERIE acheva le Trépié,
 Ce beau Trio, vivant dans la Crapule,
 Tout en gauffant, mit fond, fruit & pécule,
 Pour acheter la laide PAUVRETE',
 Dont tout penaut, & mis sur le côté,
 Moulit empêché d'emplète tant hideuse,
 Le Sot Trio n'a plus mine joleuse,
 Si que pour faire assés maigre Diner,
 Se voit réduit souvent à friponner;
 Car le labeur est trop dure pratique,
 Rober un peu n'est pas si mécanique;
 Et ce Trio, Noble comme le Roi,
 De la Rôture eut toujours grand éfroi,

Pour VOLUPTÉ, visant droit à l'Empire,
 Bientôt connut qu'il lui faloit détruire
 Deux Deitez qu'on tenoit en honneur,
 Et qu'on nommoit TEMPE'RANCE & PUDEUR,
 Dont il avint très lamentable Guerre:
 Car l'Assaillante, à Lampfâque, à Cithère,
 Fit Magazin de mille Ingrédients;
 Puis s'avanga sous des dehors rians,

De belles Fleurs, la Tête couronnée,
 De Nard exquis largement parfumée;
 Tuorbes, Luts, Flûtes & Claires-voix,
 Sonnoient si doux, que le Cœur aux abois,
 De tous ceux là qui lui prêtoient l'Oreille,
 Se sentoit pris d'extase sans pareille;
 Puis repaissoit les Gens ainsi surpris,
 De Fruits tirés des Jardins de Cipris:
 Trufes, Pignons, & d'autres analogues,
 Comme Artichaux, Pistaches & cent Drogues,
 Dont composoit, en grande trahison,
 Philtre maudit plus ardent que Tison:
 Du tout versa tant énorme abondance,
 Vers le Midi, que pauvre TEMPERANCE,
 Se vit contrainte à vuidier le Pais:
 Sur ses Talons, au Roïaume des Lis,
 VOLUPTÉ marche & poursuit la Fuiarde;
 A Saupiquet, Bonjus, Finemoutarde,
 Coulis, Rôt-blond & ses autres Supôts,
 Ordre précis, sans trêve ni repos,
 De harceler en tous lieux l'Ennemie;
 En quoi très bien de tous fut obéie:
 Bisques, Ragoûts, Potages succulents,
 Gibier exquis, fins Perdreaux, Ortolans,
 Etoient sanglés tout à travers les Lipés
 De Tempérance, & l'on bourroit ses Tripes
 De tant de Metz récemment inventés,
 Par la Guerbois doctement aprêtés,
 Qu'elle étouffoit: Bourguignon & Champagne,
 Lui seringuoient Brûvage de Cocagne,
 Si qu'elle en eut jusqu'au dessus des yeux.
 Puis les Vainqueurs, de Chants hilarieux,
 L'étourdissoient; de sorte qu'en cachette,
 De vers le Nord, elle fit sa retraite,
 Croiant que là, soutiendrait mieux le choc.
 Pour s'y munir contre les coups d'estoc,
 Incessamment fit faire une Baraque,
 La rempara de mainte & mainte caque:
 Si dans ce Fort étoit poussée à bout,
 Avoit construit un Château de Sourcroust;
 De bons Stockfis, y fit belles Montjoies,
 Pour les bons Jours, engraiïsa quelques Oies,
 Qu'on farcissoit de Pommes ou Pruniaux;

Le tout flanqué de gros Lard aux Naveaux,
 Quand VOLUPTE' vit telle Forteresse,
 Sentit en soi quelque peu de detresse,
 Car de tout loïn sentoit certaine odeur
 Antipathique & qui portoit au Cœur,
 Elle avançoit. quand du Fort redoutable
 On vous lui lâche un Broüet à la Diable,
 De Westphalie arrivé fraîchement:
 Tas de Farçons, garnis artistement
 De Safran fin & Raifins de Corinthe,
 Pomprenikel, Beure, Bière d'Absinthe,
 Morceaux de Chair, menus, bien fricassés,
 Et sur Pruneaux amplement entassés,
 En grand furie & lancés pêle mêle,
 De toutes parts, tomboient dius comme Grêle.
 Les Assiégeans de peur d'être empifrés,
 Dedans leur Camp se tenoient resserres,
 Et Volupté faisant laide grimace,
 Jamédisoit d'abandonner la Place,
 Lorsque HOC CUM (1) & le vieux BACCARAG,
 Se firent forts de bientôt mettre à sac,
 Et Tempérance & toute sa Mègnie;
 Firent jouer leur grosse Artillerie:
 C'étoit très bien des Fouders monstrueux,
 D'où débondoient Torrens impétueux,
 Qui culbutoient les Gens à toute outrance:
 Rien ne servoit de se mettre en défense;
 Puis bombardoient avec grande foison,
 De lourds Pârés de grosse Venaison,
 Si que par là déjà presque assommée,
 Fut TEMPERANCE en peu de tems noïée.

Ainsi périt la sage Dèité,
 Digne du Trône où s'assied VOLUPTE'.
 Sans doute un jour on la verra renaître,
 Quand de MISERE elle recevra l'être;
 Car de l'atendre, hélas! de la Raïson,
 Dans nôtre Siecle, il faudroit être Oïson.
 PONCHE & ROSBIF deux braves d'Angleterre,
 Eurent grand part au succès de la Guerre,
 Et BRANDEVIN, le Grand Héros du Nord,
 Dit qu'il porta le dernier coup de mort.

Dans

(1) Côtéaux du Rhin, fameux par leurs excellens Vins.

Dans ce désastre, à jamais déplorable,
 En désaroi, piteuse & misérable,
 On voyoit fuir la timide P U D E U R,
 Qui jusqu'alors n'avoit quitte sa Sœur:
 Sous les Drapeaux de la Foi conjugale,
 Crût à ses Maux trouver quelqu'intervale;
 Pour peu de tems y fut en sûreté;
 Car tôt après adroite V O L U P T E'.
 D'entre ses Gens lui lance une Matoise,
 Qu'on apelloit la L I B E R T E' F R A N C O I S É;
 Son Air aisé, son Maintien gracieux,
 De la P U D E U R éblouirent les yeux:
 Elle prit goût à ses petits offices,
 Sans soupçonner que ce fut artifices.
 Dont la Matoise étant en la Maison
 Acreditée, elle y meine à foison,
 Grand Bal, Cadeau, Musique, Mascarade,
 Puis Tête-à-Tête, & secrette Acolade,
 Tant que P U D E U R en fut toute en émoi,
 Et crût devoir prendre son Quant-à-moi:
 C'étoit trop tard, car F A U S S E - E F F R O N T E R I E;
 Qui sous le Masque étoit de la partie,
 Se découvrant, la larde de Couplets,
 Chançons, Bons-Mots, Nazardes, Camoufflets,
 Fut en public Jouët de Comédie,
 A l'Opéra fut conspuée, honnie,
 Tant & si bien que n'y pouvant tenir,
 Force lui fut, enfin, de déguerpir;
 Prit en fuyant Route tant inconnüe,
 Qu'on ne sçut plus ce qu'étoit devenue:
 Le bruit courut qu'elle étoit au Couvent;
 On l'y chercha, mais ce fut pour néant:
 Bien trouva-t'on certaine Sœur O L I M P E,
 Qui sous son Nom s'afubloit d'une Guimpe;
 Mais épluchant ce Minois imposteur.
 On vit tout clair que ce n'étoit P U D E U R;
 D'autres disoient qu'étoit en Italie,
 Où la gardoit Inepte Jalousie;
 Mais on aprit que malgré les Verroux,
 Les Cadenats, les Mari's Loup-garoux,
 Elle avoit sçu s'échaper par adresse;
 Qu'en Orient pour servir SA H A U T E S S E,

Elle

Elle avoit pris réfuge en son Serrail ;
 Que dans ce Lieu du Sèxe épouvantail ,
 Eunuques noirs gardoient si bien sa Porte
 Qu'on ne craint pas que jamais elle en sorte.

Quand VOLUPTE' vit son Trône affermi
 Du Riche LUXE elle fit son Ami ,
 Le cajolant avec délicatesse ;
 Puis l'embrassant dans sa vive tendresse ,
 Lui prodigua les dernières Faveurs.
 Dans leur Himen règnerent tant d'ardeurs ,
 Qu'en peu de tems ils peuplèrent les Villes
 De leurs Enfants : C'est les ARTS inutiles ,
 Dont la foison inonda les Cités ,
 Même les Champs en furent infectés.

C'est un grand Fou que ce LUXE leur Père !
 Mais sa Folie est lui bien nécessaire ,
 Et d'un grand fruit à la Société ,
 Pour remplacer la tendre Charité ,
 Qui par Cagots & Moines volée ,
 Ja dès longtems du Monde est envolée.

VOLUPTE' donc au LUXE son Agent ,
 Un Jour bailla grosse Somme d'Argent ,
 Pour assortir sa Table & sa Toilette.
 Il s'embarqua pour aller faire emplette ,
 Courant les Mers du Mexique au Japon :
 Sur son vaisseau , pour tenir le Timon ,
 Folie étoit sa Compagne fidèle :
 Pour les Achats , ses Conseils pleins de zèle ,
 Règleroient tout : Avant sortir du Port ,
 Nos Voiageurs promirent à la Mort ,
 Qu'ils auroient soin de peupler son Empire ;
 En quoi bien mieux sûrent faire que dire ,
 Car en chemin trouvèrent sur les Flots ,
 A qui livrer Soldats & Matelots :
 La mâle Faim , de bonnes Eaux puantes ,
 Un bon Scorbut , Tempêtes acablantes ,
 Vous dépêchoient les pauvres Compagnons ,
 Si que grand Fête en firent les Poissons.

Dé ce Voïage, avint bien pire chose,
 Nos Acheteurs portèrent bonne dose,
 De Poisons lents, en Europe inconnus,
 Qu'à leur retour, leurs Discours ingénus,
 Persuadoient être Drogue admirable:
 On y couroit; c'étoit presse éfroïable:
 Café, Tabac, Epiceries, Thé,
 En moins de rien le tout fut débité.
 On s'en gorgea, si que leur éficate
 Se déployant sur toute nôtre Race,
 On ne voit plus de vigoureux Vieillards.
 Bien est-il vrai que par d'autres écarts,
 La Volupté presse nos Funerilles:
 On fait qu'Amour & les gais Ripailles,
 De bien des Gens ont les jours trop hâtés;
 Mais les Poisons des Indes aportés,
 N'aident pas moins au prompt départ des Ombres;
 Qui vont trop tôt voir les Royaumes sombres,
 Et les joignant à nos autres excès,
 Nous nous gâtons avec plus de succès.

VOLUPTÉ' donc étant si bien pourvûe,
 A tout corrompre aujourd'hui s'évertûe:
 Au premier Rang sont admis à sa Cour,
 La chère Lie & le coupable Amour;
 Non pas cétui qu'Himen dans son entrave,
 Sous juste Loi rend volontaire Esclave,
 Mais bien cétui dont le goût défendu,
 Sait perdre Fille ou créer un Cocu:
 Bien clairement il faut me faire entendre,
 Dans nôtre Siècle on pourroit s'y méprendre:
 A voir nos Mœurs, tels croiroient, quoique mal,
 Qu'Amour coupable est l'Amour conjugal.
 C'est en Europe, en tout civilisée,
 Que telle Cour est chérie & prisee:
 Dans les Climats barbares & grossiers,
 On mène peu Vie de Financiers;
 Les brutes Gens, privés d'un si doux leure,
 Ignorant l'Art de créver de bonne heure,
 Et de santé stupidement contens,
 Ont bien le front de passer les cent Ans:
 Mais parmi nous pour se hâter de vivre,
 Sans retenûe au plaisir on se livre,

Si qu'on voit l'un de graisse boursoufflé;
 L'autre à trente ans est ja tout deffolé;
 Là crie à l'aide un Gouteux Cithérique;
 Ici l'on saigne un Pifre Apoplectique;
 La Faculté incombe aux grands labeurs,
 Où la réduit le nombre des Vapeurs;
 Par chèque Jour en vient nouvelle espèce:
 Pour ce Beau Sexe, & vite, qu'on s'empresse t
 Voyez vous pas qu'il est prêt à périr;
 Vos bonnes Eaux n'y font rien que blanchir;
 Au Nom des Dieux, parlez lui de Quadrille,
 Ou de Tabac, ou d'un Vin qui pétille
 Ah! grace au Ciel, je vois que tout va bien,
 La Vapeur passe, & ce ne sera rien,
 Pourvu qu'ici le Café ne nous faille,
 Le Thé non plus, dont la douce gogaille,
 N'empêche pas le Jeu d'aller son train,
 Ni d'éplucher les défauts du Prochain.

Courage Enfans, allons, vive la Joie,
 Buvons, mangeons, la Mort attend sa proie;
 Demain du Stix nous serons Habitans;
 Donc aujourd'hui baillons nous du bon tems.

Mais par malheur, en vivant de la sorte,
 IRIS en prend le vrai teint d'une Morte;
 L'Oeil de CLORIS, tant vif, tant éveillé,
 Est rouge & gros, pour avoir trop veillé;
 CLIME'NE à Table un peu trop égaiée,
 Tout en chantant devient couperosée;
 Helas! PHILIS, de son perfide Amant,
 Pleure en secret le cruel changement:
 Peut-être elle eût prévenu le Volage,
 Si ja le Chat n'eût tâté du Fromage;
 Mais trop sensible aux Feus du subotneur,
 Terrible entorse a souffert son honneur:
 En vains regrets se consume la Belle,
 Elle promet d'être Epouse fidèle;
 Mais le Galant, qui ne veut s'y fier,
 Dit qu'à l'Himen il ne peut se lier;
 Depuis sa chute il a, par repentance,
 Fait le dur Vœu d'étrôite Contenance,

Et le Fripon rendu sans peine heureux
Se moque ainsi de trop faciles feux.

Voilà comment de plus d'une manière,
Le Genre - humain court vite au Cimetière :
Mâle & Femelle , à tant d'égarde , discords ,
Pour les Plaisirs forment de doux accords ;
VOLUPTÉ règne en Reine despotique :
Donner ses soins à la chose publique ,
C'est perdre un tems qu'on peut mieux employer,
Droit à la Joie & sans plus tournoier ,
Nous courons tous de bonne Compagnie :
C'est-là , dit-on , le seul Bien de la Vie.
Nous la passons à nous bien divertir ,
Et puis au bout , trouvons le Repentir.

C'est dans ce train que s'est perdu le Germe ,
De Corps robuste & d'Esprit droit & ferme :
D'un foible Père, il sort plus foible Enfant ;
Et si le Mal va toujours en croissant ,
Ne sçai comment faudra nommer cet **AGE** ,
Que va former nôtre chetif Lignage.

NEUFCHATEL , le 10. Octobre
1379.



EPIGRAMME.

LE Gaston MORDIGNAC , qui drape tout le Monde ,
En révanche s'admire , & dans son Cœur abonde ,
Un Amour de soi même , en degré sans égal ;
MORDIGNAC est heureux , il n'a point de Rival.

E

EPI



EPIGRAMME.

Certain Seigneur, de son Gouvernement,
 Par un Arrêt bannit la Race Juive:
 Pour conjurer ce triste événement,
 Un Million, par la Gent fugitive,
 Au Gouverneur fut offert vainement;
 Non, disoit-il, il faut que je proscrive,
 De mon Sauveur ces Bourreaux inhumains:
 Quoi! je voudrois sans respecter ma Gloire,
 Tenir un don de leurs impures Mains!
 Ce procédé feroit ma Mémoire.
 Les Juifs, saisis d'une juste frayeur,
 D'un même avis doublèrent cette Somme:
 Deux Millions offerts au Gouverneur
 Firent ouvrir les yeux à ce bon Homme:
 J'ai, disoit-il, leur forfait en horreur;
 Mais après tout ils étoient dans l'erreur.

A NEUFCHATEL,

*Par Mr. C. A. P. Officier au Régiment Suisse
 de WITTMER.*



A U T R E.

Quel noir chagrin agite ton Esprit?
 Damon nul n'est exempt des traits de ta Satire.
 Que t'ont fait les Humains pour en vouloir médire?
 Découvre moi le Sujet qui t'aigris.
 Il est vrai que chacun te tourne en ridicule:
 Il est fâcheux d'avalier la pilule;
 Mais en vain tu prétens nous causer de l'esroi.
 Tu ne saurois empêcher qu'on raisonne.
 Damon si l'on ne peut dire du bien de toi,
 Crois-tu donc ne devoir en dire de personne?

Par le même.

SUIV.



S U I T E

Des Extraits de l'Histoire du Comté de Bourgo-
gne de Mr. DUNOD L. 4. T. II.

DES COMTES DE BOURGOGNE.

U Ne partie de la grandeur & de la puissance de l'Empereur FREDERIC passa en la Personne d'OTTON I. Outre les biens dépendans de la succession de *Béatrix* sa Mère, l'Empereur lui donna la supériorité sur le Royaume d'*Arles*, *Archisolum Arelatense*, que quelques uns nomment la Régence ou le Vicariat du Royaume de *Provence*.

Les Peuples, depuis les bords du *Rhône* jusques à son embouchure dans la Mer lui obéissoient : Il succéda au Royaume de ses Aïeux maternels, mais il se contenta du titre de *Comte* & y ajouta seulement celui de *Palatin*, que ses Successeurs ont porté dès lors.

Otton jouissoit de la *Franche - Comté* en pleine Souveraineté. A la vérité les Empereurs de la Maison de *Suabe* ou d'autres Familles ont prétendu que c'étoit un Fief de l'Empire ; mais les *Historiens* & les *Jurisconsultes* disent qu'originellement elle en étoit indépendante ; que les

Empereurs ne s'en sont fait rendre hommage que lorsqu'ils étoient supérieurs en force, ou qu'en tout cas cette Province n'a dépendu de l'Empire qu'à titre de Protection.

Le Gouvernement d'*Otton* fut paisible. Il eût bien quelques différens avec *Etienne* son Cousin, Fils de *Guillaume*, Comte de *Vienne* & de *Mâcon*, pour les Seigneuries de *Sie*, de *Choie* & de *Ferrière*; mais *Etienne* les lui abandonna. *Otton*, Comte Palatin, vouloit aussi qu'*Etienne* se contentât de prendre la qualité de Comte en *Bourgogne*, qui étoit celle que les Empereurs donnoient aux Seigneurs de sa Branche, & qu'il se desistât de celle de Comte de *Bourgogne* qu'il vouloit porter. *Etienne*, pour se soutenir dans sa prétension, chercha l'appui du Duc de *Bourgogne*: Il se fit son Vassal pour *Auxonne*; mais nonobstant cette Protection il fut obligé de céder.

Otton est le premier qui ait porté l'Aigle sur son Ecu: Auparavant les Ecus étoient nuds & sans Armoiries. L'usage des Armoiries ne devint nécessaire qu'au milieu du Douzième Siècle, pour distinguer les Seigneurs qui alloient aux Croisades. Il mourut l'An 1200. Ce Prince avoit épousé *Marguerite*, Fille de *Thiébaud* Comte de *Blais*, de laquelle il n'eut qu'une Fille nommée *Béatrix*.

BEATRIX II. Comtesse Palatine de *Bourgogne*, fut mariée avec *Otton*, Fils de *Berthouil*
IV. Duc

IF. Duc de *Mérvie*, ou *Voitland*. Le Mariage se fit par la faveur des Empereurs de la Maison de *Suabe*, auxquels il s'étoit attaché & aparemment pendant la Vie du Père; car s'il avoit été mort, les Seigneurs du Pais n'auroient pas souffert qu'elle eut épousé un Etranger, Cadet de sa Famille, & qui n'étoit pas riche par lui même.

En considération de ce Mariage, l'Empereur *Henri* lui donna la *Gardienneté* de *Luxeuil* & des Seigneuries dans la haute *Lorraine*. Cette Abaie, avec celles de *S. Claude* & de *Lure*, situées dans le Roiaume de *Lothaire*, sont nommées dans le partage de ses Etats. *Charles* eut *S. Claude*; *Luxeuil* & *Lure* échurent à *Louis*. Dans le tems de la décadence de la Famille de *Charlemagne*, elles se formèrent une espèce de Souveraineté dans leurs Terres; Les Rois d'*Arles*, & de la *Bourgogne Transjuranne*, & les Comtes les resp. tèrent & les ménagèrent. L'Abé de *S. Claude*, sous *Philippe le Bon*, Duc & Comte, prétendit qu'il étoit Souverain. La question fut jugée en faveur du Duc, dans un Parlement tenu à *Dole*; Après cet Arrêt l'Abé reconnut la Souveraineté du Comté de *Bourgogne*; mais il se reserva la continuation du droit d'annobler, de légitimer & de donner grace, & que l'Apel de ses Juges ne se- roit porté qu'au Tribunal du Prince.

Quant à *Luxeuil*, les Abés oposèrent au

Duc de *Meravie* les Comtes de *Champagne*, sous la Garde desquels ils se mirent par un Traité d'association de l'an 1263. En vertu de ce Traité les Comtes de *Champagne* & les *Rois de France* ont contesté aux Comtes de *Bourgogne* la Garde de cette Abaie ; mais dans le Traité de Paix d'*Arras* fait en 1435. ils cédèrent leurs prétensions au Duc *Philippe le Bon* : Dès lors, par un Traité de l'an 1534. les Abés & les Religieux de *Luxeuil* reconnurent la Souveraineté du Comte de *Bourgogne*, se réservant seulement les Droits utiles du Bénéfice & toute Justice sur ses Terres & Sujets, sous le ressort immédiat du Souverain.

L'Abaie de *Lure* eut le même sort : Apuïée des Comtes de *Ferrette*, auxquels elle avoit donné la Mairie & Avouerie, elle tachoït aussi de se maintenir dans l'indépendance ; Mais *Jeanne*, Reine de *France*, Comtesse de *Bourgogne*, fit condamner à une Amende l'Abé & les Religieux, pour avoir fait fortifier leur Ville sans sa permission, & *Marguerite* sa Fille les obligea de se soumettre à la Gardienneté & Souveraineté de la *Franche-Comté*, avec le Droit cependant de ne ressortir qu'au Tribunal du Souverain. *Otton II.* Duc de *Mérvavie*, ne fut pas respecté comme *Otton I* qui pouvoit tirer du secours des Empereurs ses Frères, *Etienne II.* Fils d'*Etienne I.* Comte d'*Auxonne* & Petit-Fils de *Guillaume*, Comte de

de *Vienne* & de *Mâcon*, qui étoit le plus proche Parent de la Ligne dont le Comte de *Bourgogne* provenoit, & le plus habile entre les Mâles, pour y succéder, reprit le *Titre de Comte de Bourgogne* que son Père avoit quitté. Il fut soutenu par *Gerard* & *Henri de Vienne*, ses Cousins. Les Seigneurs du Pais au dessus de *Besançon*, du côté de l'*Allemagne*, prirent le parti du Duc de *Mérvie*, & les autres celui du Comte *Etienne*. On éleva plusieurs Châteaux forts, dont on voit les restes. Les Sujets étoient obligés d'y faire Guet & Garde, & y dépofoient leurs éfets, & ce qui fut pernicieux à l'Etat, c'est que des Seigneurs du Pais se firent Vassaux des Princes voisins, de sorte que les Ducs de *Bourgogne* & les Comtes de *Champagne* ont eu plusieurs mouvances dans le Comté. La Guerre dura jusques en 1227. Le Duc de *Mérvie* & la Comtesse *Palatine* furent réduits à engager le Comte de *Bourgogne*, pour *Quinze mille Marcs d'Argent*, à *Thiebaud*, Comte de *Champagne*.

La Paix se fit en 1230. Le Duc de *Mérvie* promit à *Jean de Châlon*, Fils du Comte *Etienne* son Cousin, de donner à son Fils *Hugues de Bourgogne*, *Alis* ou *Adelaide* sa Fille aînée en Mariage, & ce sous la dédite de *Mille Marcs d'Argent*, & pour Caution dix Seigneurs de son parti, parce qu'il lui avoit déjà manqué auparavant de parole sur un

pareil engagement. Cela à paremment se fit par la Médiation de S. Ange, Légat du Pape, qui par une Sentence decida que le Comte *Etiennes* seroit hommage au Comte Palatin de plusieurs Terres spécifiées, & régla quelles Places fortes seroient démolies. Le Duc de *Méranie* mourut en 1234. Il eut de son Mariage, *Otton*, qui lui succeda, & *Alix*, mariée à *Hugues de Bourgogne*. Il a pris dans des Donations faites à l'Eglise de *Besançon* en 1213. & 1230. la qualité de *Duc de Méranie* & de *Comte Palatin de Bourgogne*. par la Grace de Dieu: Elles sont datées de *Dole* & d'*Arbois* Parce que les Comtes de *Bourgogne* n'avoient point de Residence fixe, ils demeuroient dans les Châteaux qui leur convenoient le mieux, soit pour l'agrément, soit pour les affaires.

OTTON III. prit les mêmes Titres; on ignore s'il fut marié. Après la mort de son Père, il fut en *Allemagne*, rechercher les Biens de la Maison. Il avoit trois Oncles, l'un Evêque de *Bamberg*, un autre Patriarche d'*Aquilée*, & le troisième *Henri* Marquis d'*Istrie*, qui mourut sans Enfants. *Otton* à paremment n'abandonna pas cette Succession, mais il mourut aiant été tué à *Plassembourg* en 1248. Ses Sœurs ne furent pas allés puissantes pour se conserver les Etats qu'il avoit laissé dans un Pais éloigné. Les Evêques de *Bamberg* & de *Würtzbourg*, & le Burgrave de *Nuremberg*, qui

qui avoit épousé une des Sœurs, s'en empara. Mr. *Dunod* joint ici la cinquième Table de la Généalogie, qui est celle des Comtes de *Chalon*; les précédentes Tables des Généalogies des Souverains & Comtes de *Bourgogne* sont dans les Livres précédens. La sixième Table est de la Maison de *Salins*, & la Septième de la Maison de *Vienne*. Ces Tables ont toute l'utilité qu'on peut desirer.

ALIX & **HUGUES** furent ensuite *Comtes Palatins de Bourgogne*. La Souveraineté du Comté de *Bourgogne* ne se divisoit pas; elle avoit toujours passé à l'aîné des Fils, & elle passa de même à l'aînée des Sœurs, du dernier Comte, Ainsi *Alix*, mariée à *Hugues de Chalon* y succéda. Mr. *Dunod* reprend ici la Généalogie du Comte *Hugues*, & fait voir l'origine des Maisons de *Vienne* & de *Chalon* si distinguées dans le 13. Siècle & les suivans.

Les Mâles des Comtes de *Chalon*, qui étoient de la Maison des anciens Comtes de *Bourgogne*, voioient avec peine la Souveraineté de leurs Aïeux entre les mains des Etrangers, ils aspirèrent à la recouvrer, & ils y parvinrent par le Mariage de notre *Hugues* avec *Alix*, Comtesse Palatine de *Bourgogne*. Jamais Union ne dût être plus agréable, plus riante ni plus salutaire: Les Philosophes se donnent la torture pour comprendre & pour expliquer l'Union des substances; Mais les Politiques n'y

mettent pas tant de façon ; ils forment des Unions entre les deux Sexes, ils unissent les Cœurs, qui réunissent leurs Plaisirs, leurs Intérêts avec leur Gloire & le bonheur des Nations.

La Terre de *Salins*, ainsi que quelques autres, fut réunie à l'ancien Domaine des Comtes. *Jofferan le Gros*, du Chef de *Marguerite de Vienne*, sa Femme, possédoit de grands Biens dans la *Franche-Comté*, & particulièrement cette Seigneurie. Ils les échangèrent avec le Duc de *Bourgogne* contre d'autres Terres, situées dans le Duché ; & en 1237. *Jean de Chalon* acquit les Terres dans le Comté, de *Hugues IV. Duc de Bourgogne*, en contreéchange de tout ce qui lui appartenoit dans le Comté de *Chalon*, de l'autre côté de la *Sône*, avec quelques autres Terres & toutes les mouvances qu'il avoit dans le Duché, comme *Març de Mahaud de Bourgogne*.

Hugues & Alix eurent des difficultés avec le Comte de *Champagne*, au sujet de la Garde de l'Abaye de *Luxeul*. Le Comte de *Champagne* fut défait auprès de *Grai* & la Ville de *Luxeul*, dont il s'étoit emparé fut reprise.

Le Comte *Hugues* mourut en 1266. Il eut de son Mariage, *Otton* ou *Ottenin*, qui lui succéda au Comté de *Bourgogne*. *Hugues & Etienne* décédés sans Enfants ; *Rainaud* qui épousa l'Héritière de *Montbéliard* ; *Jean*, Seigneur de

de *Montigni* ; *Alix* mariée au Comte de *Ribourg* ; *Guiette* , Femme de *Thomas* , Comte de *Maurienne* ; *Agnès* , Epouse de *Philippe de Vienne* ; & *Hypolite* , qui porta la Seigneurie de *S. Valier* , en dot à *Aimar de Poitiers III.* du Nnm , Comte de *Valentinois*. *Gollut* donne un sixième Fils au Comte *Hugues* , qu'il nomme *Henri* , mais Mr. *Dunod* fait voir qu'il s'est trompé ; parce que la Comtesse *Alix* n'en parle aucunement dans son Testament , de l'an 1278. La Comtesse *Alix* passa à de secondes Nôces avec *Philippe* Comte de *Savoie* : Leur Traité de Mariage est de l'an 1267. & dès lors , le Comte de *Savoie* porta le Titre de *Comte Palatin de Bourgogne* ; Il survêcut à *Alix* & porta ce Titre jusques à sa mort , quoiqu'il n'en eut point d'Enfans ; & pour acommoder ses affaires avec le Duc de *Bourgogne* , il lui céda plusieurs Terres en *Bresse* & dans le *Revermont* , auprès d'*Orgelet* , qui étoient du Domaine de la *Franche-Comté*. Ce Prince profita de l'Autorité que lui donnoit son Mariage avec la Souveraine. Voilà son Titre unique pour faire de pareilles dispositions. Ajoutons ici une petite Réflexion ; Les Argumens qu'on tire des exemples , dans les Matières du Droit public , ne sont pas toujours concluans. L'Autorité , la Force & le Droit , ne s'accordent pas toujours : Les Jurisconsultes se donnent souvent la torture pour les concilier ; c'est une Croix qu'ils portent ordinairement en ce Monde.

D'un

D'un autre côté le Duc de *Bourgogne Hugues IV.* avoit acheté en 1265. de *Béatrix*, Sœur de la Comtesse *Alix*, & Femme du Comte d'*Orlémonde*, les Droits qu'elle avoit dans le Comté de *Bourgogne*, pour sa part des Biens de ses Père & Mère, auxquels elle pouvoit succéder; mais ce n'étoit pas au Comté. Les Filles aiant des Frères ne succédoient pas aux Principautés & grandes Baronies qui étoient indivisibles, & au défaut de Frères, les Filles aînées les emportoient, & les autres Filles n'avoient que des Apanages, & succédoient aux Terres libres de leurs Pères.

Alix & *Otton* son Fils, rachetèrent les Droits du Duc de *Bourgogne*, pour 11000. Liv. *Viennoises*, à la charge de tenir *Dole* en Fief du Duc, & *Rochefort* & *Neufblans* en Arrièrefief, sur lesquels le Duc tiroit déjà son Droit de *Jean de Chalon*. La Comtesse acquit la propriété du Village de *S. Ilis*, que *Robert II.* Fils du Duc *Hugues* lui vendit, mais il s'en conserva la mouvance, & il acquit par Cession de notre Comte en 1285. les Châteaux de *Trefort* & de *Merlon*, le *Revermont*, & tout ce que le Dauphin avoit eu dans le Comté, pour les tenir en franc alev, & en 1288. la mouvance de *Pontailé sur Sône*.

Le Comte de *Bourgogne* étant convenu avec le Duc de *Bourgogne* du Mariage de leurs Enfans, cette Alliance & d'autres Considérations le dé-

termi-

terminèrent, nonobstant la fierté de nos Comtes, qui ne vouloient pas même relever de l'Empire, à tenir des Terres en Fief de lui; mais la bonne intelligence ne dura pas toujourns, comme on le verra dans son tems.

La Comtesse *Alix* mourut à *Salins* en 1278. On lit au tour de deux de ses Sceaux. S. ALIX, DEI GRATIA, COMITISSÆ BURGUNDIÆ: Elle y est représentée dans l'un à Cheval, tenant une Fleur de la main droite, & dans l'autre, elle est assise sur un Trône, le Sceptre à la main, & aiant à chaque côté un Ecuison, chargé d'une Aigle; qui étoit encore alors l'Armoirie des Comtes de *Bourgogne*. Elle fit héritier *Otton* son Fils aîné, à portionna ceux de ses autres Enfans, qui ne l'avoient pas encore été, en Terres situées au Comté de *Bourgogne*, à la charge de les tenir en Fief du Comte Palatin.

OTTON IV. Comte Palatin traita avec *Philippe* Comte de *Savoie*, Mari de la Palatine *Alix*, pour des Droits qu'elle lui avoit acordé sur *Poligni* & sur sa part de leurs acquisitions *Philippe* lui céda tout ce qu'il prétendoit dans le Comté pour une Pension Viagère de 12000. Liv. *Viennoises*. Après la Mort de sa Mère, il exigea en 1279. & 1280. l'hommage de tous ceux qui relevoient de lui comme Souverain: Il fit son Entree à *Luxeuil*, acompagné de l'Abé & de plusieurs Seigneurs.

Les Citoyens de *Besançon* furent obligés d'acquiescer des Protections à prix d'Argent, à cause des différens qu'ils avoient avec leur Archevêque & les Seigneurs du voisinage. En 1224. ils s'étoient mis sous la Garde de *Jean de Chalon*, Aieul de nôtre Comte, pour quatre ans; En 1264. ils recoururent à celle du Duc de *Bourgogne*, pour 15. ans: Le Comte *Ottot* suportoît impatiemment que cette grande Ville fut sous une Protection étrangère; c'est pourquoi, après l'expiration du tems de celle du Duc, il s'en ménagea la Garde, & accorda aux Citoyens en 1279. sa Protection pendant sa Vie. On observera ici en passant qu'on a plusieurs exemples de semblables Protections dans la *Bourgogne Transjurrane*; des Villes, des Corps des Bourgeoisies, de simples Sujets d'un Souverain, sont entrés dans de pareils engagements avec les Etats Voisins. Ces engagements ont plus ou moins d'étendue, suivant les Conventions. Quelques-uns participent à la nature de l'Alliance & de la Bourgeoisie; on les appelle des *Traités de Combourgeoisie*.

Ottot, tranquille dans le Comté, ne pensa plus qu'à la Gloire. Acompagné d'un grand nombre de Seigneurs illustres, ses Officiers ou ses Vassaux, il se joignit à plusieurs Princes & Seigneurs, qui armèrent en 1282. pour tirer Vengeance du Massacre, ménagé par le Roi d'Arragon, de tous les *François en Sicile*, qui

se fit dans la Journée nommée *Vêpres Siciliennes*. Tous ces secours devinrent inutiles par l'acceptation que fit *Charles d'Anjou* du défi de vider son Différent avec le Roi d'*Arragon* dans un Combat singulier.

Nôtre Comte, après son retour de *Sicile*, arma pour ceux de *Ferrete* & *Montbeliard*, contre l'*Evêque de Bâle*, qui fut entièrement défait.

Rodolphe I. Empereur, de la Maison d'*Autriche*, prit le parti de cet Evêque : Il assiégea & prit *Montbeliard* : Il suivit les Comtes, & assiégea aussi *Besançon*; mais il fut obligé de se retirer, après en avoir ravagé le Territoire. On convint d'une Conférence, qui se tint à *Bâle* : Les *Allemands* disent que les Comtes de *Montbeliard* & de *Ferrette* y firent hommage à l'Empereur; cependant le Comte de *Ferrette* renouvela le sien en 1296. envers le Comte de *Bourgogne*, & celui de *Montbeliard* en a encore relevé dans la suite.

Le Comte *Otton* épousa en premières Noces, *Philipe*, Fille de *Thiébaud*, Comte de *Bar*, & en secondes (en 1291.) *Mahaud*, Fille de *Robert II.* Comte d'*Artois*, Pair de *France*, Petite Fille de *Robert I.* Frère de *S. Louis*. Il lui promit, suivant la coutume de *Franch-Comté*, gardée entre les Nobles, un Douaire à la moitié de ses Biens. Il s'attacha dès lors au Roi de *France*, & il se distingua à la
Bataille

Bataille donnée à *Farnes* en 1297. dans laquelle les *Flamans* furent défaits.

Robert d'Artois, Grand Capitaine de son tems, aiant été tué & percé de trente Coups dans une Action avec les *Flamans*, près de *Courtrai*, *Otton* fut regardé dès lors comme Comte d'*Artois*; du Chef de *Mahaud* sa Femme, quoique *Philippe* son Beau-Frère eut laissé un Fils, nommé *Robert*, Comte de *Beaumont-le-Roger*, parce que *Mahaud* sa Tante le précédoit d'un degré, & que la Réprésentation n'a pas lieu même en Ligne directe dans *l'Artois*. Ce fut sous cette qualité qu'il présida pour le Roi à la première séance du Parlement, lorsque *Philippe le Bel* le rendit perpétuel & sédentaire à *Paris* en 1302. On croit que la Couronne de Baron & les Habits que nôtre Comte porta à cette Auguste Cérémonie, ont servi de modèle au Mortier & aux autres Ornemens que les Présidens des Parlemens ont dès lors porté en *France*. En l'Année suivante il commandoit en particulier un Corps d'Armée en *Flandres*, où le Roi marcha à la Tête de ses Troupes. Il fut blessé dans une Action près de *Cassel*, où il tua 1500. Hommes aux *Flamans*. Ce Prince retournant en *Bourgogne*, mourut à *Melun*.

Il eut trois Enfans avec la Comtesse d'*Artois*, *Robert*, qui lui succéda au Comté de *Bourgogne*, *Jeanne* & *Blanche* qui épousèrent des

des Fils de France. Il avoit eu de son premier Mariage une Fille, nommée *Alix*. Elle fut acordée à *Jean*, Fils aîné de *Robert*, Duc de *Bourgogne*, en 1279. Mais ils moururent jeunes sans être mariés.

Etienne de Bourgogne, Frère du Comte *Othon*, l'institua son Héritier, & mourut à *Rome* en 1298. *Jean de Bourgogne*, Seigneur de *Montaigu* prétendit qu'il devoit augmenter la part qu'il avoit reçue des Biens de Père & de Mère. Il rechercha l'appui de *Philippe le Bel*, Roi de France, qui en parla au Comte; mais il répondit que le Comté Palatin de Bourgogne étoit indivisible.

ROBERT, Comte Palatin de Bourgogne, fut surnommé *l'Enfant*, parce qu'il vécut peu & qu'il étoit en pupillarité quand son Père mourut. Il fut sous la Garde Noble de *Mahaud d'Artois* sa Mère; & *Jean de Chalon*, Sire d'*Arlais*, son Grand Oncle Paternel, fut Gouverneur du Pais.

Mahaud, sous cette qualité, renouvella en 1304. le Traité de Gardienneté de la Ville de *Besançon*. Elle fit la Fondation du Chapitre de *Dole*, régla en 1309. la part que *Jeanne de Bourgogne* sa Fille, Epouse du Comte de *Poitiers*, devoit avoir dans les Biens de son Père en *Franche-Comté*: Elle reçut les hommages des Vassaux du Pais, & fit elle même à l'Abbaie de *S. Maurice* en *Valais*, ceux de *Bracon*

& de la portion de la Seigneurie de *Sully*, que son Fils tenoit en Fief de cette Abaie.

Le Comte *Robert*, aiant atteint l'âge de Puberté, approuva la Donation que le Comte *Oton* son Père avoit faite du Comté de *Bourgogne* à sa Fille aînée, en faveur de son Mariage, avec un Fils de France; cas important, dont on va parler à l'Article de *Jeanne*. *Robert* décéda à *Poligni* cette même Année, ou la suivante 1315.

Le Comte de *Beaumont*, Fils de *Philippe d'Artois*, prétendit rentrer dans le Comté de ce Nom; mais *Mabaud* y fut maintenu par un Arrêt rendu en 1309 le Roi *Philippe le Bel* séant. Elle fit sous la qualité de Comtesse d'Artois, la fonction de Pair, & dit son sentiment dans le Jugement capital de *Robert*, Comte de *Flandres* en 1315. Elle eut seance au sacre de *Philippe le Long* en 1316. & mourut à *Paris* en 1329.

JFANNE I. Comtesse Palatine de *Bourgogne*, mariée à *Philippe le Long*, Roi de France, succéda à *Robert* son Frère, dans le Comté de *Bourgogne*. *Oton IV.* leur Père n'ayant eu que cette Fille, fit un Traité à *Vincennes* en 1274. & accorda cette Princesse à l'un des Fils aînés de *Philippe le Bel*, à son choix: Il lui constitua le Comté de *Bourgogne* en Dot, & s'en dépeutilla dès lors entre les mains du Roi, sous la condition que le Roi apporteroit dans le
Roi au-

Royaume les Enfans qu'il pourroit avoir dans la suite, & que le Comté resteroit au Roi de France & à ses Héritiers, au cas que sa Fille vint à mourir sans Enfans, ou ses Enfans sans Enfans. Ce Traité étoit très préjudiciable à *Otton* & à sa Famille; cependant le Roi prit possession de la *Franche-Comté*, mais les Seigneurs du Pais crurent que ce Traité n'avoit pu être fait sans leur participation, & que le Comte *Otton* n'avoit pas eu le droit de disposer de cette Province au préjudice des Enfans Mâles ou Femelles de la Branche des Comtes. Ils refusèrent de faire hommage de leurs Terres, & de déferer aux Ordres de *Philippe*.

Ils étoient du secours de l'Empereur, sur ce que le Comte avoit disposé sans son consentement d'une Province qu'il prétendoit être du Fief de l'Empire. Mais ils se divisèrent & ne reconnoissant plus de Supérieur, deux partis se firent la Guerre: D'un autre côté le Roi de France engagea l'Empereur dans ses Intérêts, & lui promit sa Fille en Mariage pour son Fils, & il s'engagea de reconnoître le Comté de *Bourgogne* du Fief de l'Empire. Ces deux Princes firent ces Conventions en 1299. dans une Entrevue à *Vaucouleur*, & l'Empereur écrivit aux Seigneurs du Comté qu'il leur avoit obtenu Trêves du Roi *Philippe* & leur ordonna de les garder. Ils mirent bas les Armes, & s'engagèrent en 1301. de réta-

blir les Châteaux d'Ornans, Clairvaux & Poltarlier, qu'ils avoient ruinés, & d'entrer dans l'hommage Lige du Roi. Dès lors ils comparurent à la Convocation de l'Arrière-Ban & des Etats. Renaud de Bourgogne, Comte de Montbéliart, eut séance parmi les Barons du Roiaume dans les Etats convoqués en 1302. pour délibérer sur les moiens d'arrêter les Entreprises de Boniface VIII. Ce Seigneur & d'autres de Franche-Comté, sur la défense que fit le Roi de transporter des Bleds & des Vins hors de ses Etats, demandèrent quelle ne les regarda pas, parce que la Franche-Comté de Bourgogne n'étoit pas du Roiaume de France. En effet, les Devoirs dont on vient de faire mention, ne furent rendus que parce que Philippe le Bel avoit le Bail & la Garde Noble de Jeanne de Bourgogne, désignée Héritière de ce Nom par le Comte Otton, qui vivoit encore. Le Roi de France lui même avoit reconnu à Vaucouleur, que cette Province étoit un Fief immédiat de l'Empire; & en 1310. on fit un Traité portant: Que Henri VII. Empereur, & Roi d'Allemagne, recevra Monsieur Philippe, Fils du Roi de France, en son hommage pleinement & clairement pour le Comté de Bourgogne. Sur le pied de ces deux Actes, le Comté de Bourgogne est-il rentré dans la Mouvan- ce de l'Empire dont auparavant on l'avoit prétendu exempt?

Chacun pensoit à sa manière sur ce sujet. Le Comte *Otton* vouloit qu'il n'en dépendit pas : Il disoit, *Que la Baronie du Comté de Bourgogne est si franche, qu'en nulle partie li- quens, n'est tenu de donner, ne à servir, ne fai- re ; & il crut qu'il avoit pû en disposer sans le consentement de l'Empereur. Philippe le Bel,* qui ne la tenoit alors que précairement & au Nom de la Fille du Comte, ne pouvoit pas la charger du Fief de l'Empire. Mais les Sei- gneurs de la Province avoient d'autres Idées sur ce Sujet : Ils refusèrent de reconnoître *Philippe le Bel.* Les Circonstances ne lui étoient pas favorables, étant en Guerre avec le Roi d'Angleterre, & le Comte de *Flandres*, mal avec le Pape, il ne lui convenoit pas de se brouil- ler avec l'Empereur. Il promit que le Com- te de *Poitiers* son Fils, qui épousa *Jeanne de Bourgogne* en 1306. tiendrait le Comté en Fief de l'Empire; mais le Comte de *Poitiers* n'exé- cuta pas cette promesse. Il regarda comme nul le *Traité de Vincennes*, par la survenance de *Robert*, Fils d'*Otton*, Héritier légitime & nécessaire de la Province, qui vivoit dans le tems de son Mariage; mais il se fonda sur la Ratification qu'en fit le même *Robert* en 1314. un peu avant sa mort, moins pour le ratifier que pour désigner sa Sœur aînée, son Héritière au Comté de *Bourgogne*. Le Comte de *Poitiers* se crût, par ce nouveau Titre dégagé

des promesses que *Philippe le Bel* son Père avoit faites à l'Empereur. En éfet, il ne reprit pas de Fief pour la *Franche-Comté*, & le Comte *Robert*, la Princesse *Jeanne*, & leurs Successeurs, Possesseurs de cette Province, en ont joui en toute liberté.

Philippe, Comte de *Poitiers*, étoit second Fils de *France*. *Louis* son Frère aîné épousa en 1305. *Marguerite*, Fille de *Robert II.* Duc de *Bourgogne*. *Charles*, Comte de la *Marche*, son puîné, se maria en 1309. avec *Blanche*, seconde Fille du Comte *Otton*, & Sœur de *Jeanne de Bourgogne*. Ces trois Princeses furent acufées d'infidélité envers leurs Maris, & enfermées dans des Châteaux en 1314. En 1315. on fit mourir la Fille du Duc; mais les Filles du Comte se trouvèrent innocentes: *Philippe* reprit *Jeanne*, vécut dans une parfaite Union, & en eut plusieurs Enfans. Quant au Comte de la *Marche*, il ne pût vaincre ses Scrupules: Ce Prince fit casser son Mariage avec *Blanche*, pour cause de Parenté: Elle se retira au Monastère de *Maubriſſon*, où elle vécut saintement. Ce Trait d'Histoire, rapporté par Mr. *Dunod*, nous fait entrevoir que les Grands & les Petits ont toujours été assujettis aux hazards communs du Mariage. *Marguerite de Bourgogne* s'imagina peut-être que la fidélité conjugale n'étoit qu'une Vertu Bourgeoise ou roturière: Le Prince son Epoux ne pensa

penfa pas comme elle, & ce dissentiment couta la Vie à cette Princesse. Le fait est rapporté par d'autres Historiens. Ils disent qu'elle fut étranglée en 1315. Cependant le respect que l'on doit avoir pour le Beau-Sexe & surtout pour une Princesse de cette élévation doit d'abord ce semble faire naître quelques Scrupules sur la vérité de l'événement, ou sur la justice de l'Arrêt de condamnation: On ne nomme point le Complice: Comment a-t'on donc pu prouver le Corps du Délit? Suspendons notre jugement jusques à ce que nous soions mieux instruit du fond & de la forme de cette Procédure. Mais rendons justice à la Vertu des deux Comtesses de *Bourgogne*: Elles se trouvèrent innocentes. *Philippe* reprit *Jeanne*. Il vécut avec elle dans une parfaite Union, & en eut plusieurs Enfants. *Blanche* ne fut pas si heureuse: Le Comte de la *Marche* ne pouvant vaincre ses Scrupules, fit casser son Mariage pour cause de Parenté. Autre moien pour se défaire d'une Femme. On dit en Droit, que le Jugement doit être considéré & avoir la même force que la Vérité; mais les Jaloux n'en conviennent pas: Leur Maladie a les mêmes symptômes dans tous les Siècles; cependant on ne la guérit pas par les mêmes Remèdes. Les Exemples rares & curieux des trois Frères Enfants de *France*, & des trois Princeses de *Bourgogne* leurs

Epoufés en font une preuve complète : On a toujours vu, dans tous les états & différentes conditions des Hommes, & il y a bien de l'apparence que l'on verra à jamais, des Maris réellement ofenlés & cruels, des Maris commodes, & des Maris continuellement dévorés d'une noire inquiétude. Ces idées ne font pas agréables; mettons les à part: L'exemple de *Jeanne*, Comteffe Palatine, doit les faire écarter préfentement. Quelle Satisfaction n'en reçoit-on pas? Son innocence fut reconnue, & brilla aux yeux de fon Maris & de toute la France. La Vertu n'a jamais plus d'éclat que quand elle a furmonté tous les efforts de la calomnie. Sa Sœur n'eut pas tout à fait le même fort, le Temperament du Prince fon Epoux en fut fans doute uniquement la caufe; mais fa bonne conduite, fa Sageffe & la Sainteté de fa Vie, pendant le refte de fes jours, ne lui décerna pas un moindre triomphe.

NEUFCHATEL ce 3. Novemb.
1739.

E. M * * * *

NEU.



NEUCHÂTEL.

Monsieur le Professeur BOURGUET a reçu le 28. de ce Mois une Lettre de Mr. BENJAMIN SBHULTZE, Premier Missionnaire de *Madras*, qui est la principale Ville que les *Anglois* zient sur la Côte de *Coromandel*. Ce pieux Théologien lui marque que la Mission à *Madras* s'augmentoit de jour en jour, & qu'elle étoit composée, vers la fin de l'Année 1737. d'environ 500. *Neophites*. Il dit de plus, qu'il étoit arrivé trois nouveaux Missionnaires pour la Mission de *Tranquebar*; & que par Ordre de la *Société de Londres*, pour l'avancement de la Connoissance de *Christ*, on avoit établi une nouvelle Mission à *Cudulur*, autrement nommé le *Fort St. David*, situé sur la même Côte, entre *Porto-Novo* & *Pontichesi*, que les *Anglois* ont acheté autrefois des Peuples nommés *Marates*. Il ajoute qu'il ne fait pas précisément en quel tems pourra être imprimée la Version qu'il a faite de l'Écriture Sainte en Langue *Warugue*, pour laquelle on a ci-devant fait fondre des Caractères d'Imprimerie à *Tranquebar*, ainsi que nous l'avons dit dans un de nos précédens *Journaux*. Il fait quelques Observations sur la difficulté que

On rencontre dans la prononciation des Lan-
 gués de ce Pais là , qui ne peut guères s'a-
 prendre que de vive voix. Il a envoyé à
 Mr. *Bourguet* un Alphabeth de la Langue *Wa-
 rugue* & toutes les Variations de ces Caractères,
 avec un autre Alphabeth de la Langue *Brach-
 manne*, apellée *Kirendou* & *Grantam*. Il a joint
 à tout cela sa *Traduction Warugue* de l'*Evangi-
 le selon St. Jean*, gravée sur des Feuilles de Pal-
 mier, longues d'environ 15. Pouces, & larges
 de passé un Pouce: Tout l'*Evangile* est ren-
 fermé en 105. Feuilles, gravées des deux cô-
 tés; ce qui est 210. pages, qui contiennent
 chacune quatre Lignes d'environ un pied de
 Roi de long. Les Versets sont distingués par
 leur nombre, qui se trouve à la fin de cha-
 cun, entre deux petites lignes à peu près per-
 pendiculaires. Chaque Feuille à son Chifre sur
 la Marge, du côté gauche, en Chifres *Varu-
 gues*, & en ceux qui sont en usage en *Europe*.
 Le Titre de chaque Chapitre se trouve aussi
 placé de ce côté là. Toutes les Feuilles sont
 enfilées dans un long Cordon de Coton bleu &
 blanc, qui tient lieu de reliure, pour faciliter
 la lecture & empêcher le mélange des Feuilles.
 Dans cette Ecriture, non plus que dans celle
 des *Malabares*, il n'y a aucune des divisions
 qui sont en usage parmi nous. Le pieux Mr.
Schultze ne négligeant rien pour avancer la Ré-
 ligion Chrétienne & pour l'établir sur son Vrai-
 fonde-

fondement qui est l'Écriture Sainte, s'est servi des Réflexions données par Mr. OSTERVALD sur ce Divin Livre, desquelles il a fait des extraits & traduit une partie, pour l'édification des Indiens. Dans la Lettre dont il est question, ce zélé Missionnaire fait des salutations très cordiales à l'illustre Théologien de *Neuchâtel*, Auteur de ces excellentes Réflexions. Cette Lettre & les Ouvrages qui l'accompagnoient ont été adressés à M. NEUMAN, Secrétaire de la Société de Londres, pour l'avancement de la Connoissance de Christ, qui les a fait parvenir à Mr. le Prof. Bourguet; en y joignant une Lettre circulaire, que la Société a coutume d'envoyer toutes les Années à ses Correspondans, pour les informer de l'état de ses Missions. Il y avoit aussi deux semblables Lettres, l'une adressée à Mr. OSTERVALD, Docteur & Pasteur de cette Ville, dont on vient de parler, & l'autre à Mr. OSTERVALD son Fils, Pasteur de l'Eglise Française de BALE.



LA HAIE.

Monsieur P. De Houdt, Libraire à la Haie, vient d'achever le Tome Sixième & dernier in Folio des *Discours Historiques, Critiques, Théologiques & Morales sur les Evénemens les plus mémorables du Vieux* & de

Et du Nouveau Testament, par Mrs. SAURIN, ROQUIS, & BEAUSOBRE, avec les belles Figures, Vignettes, Culs de Lampe, & Lettres Grises de Mr. Hoet, Houbraken, & Picart; sur du Papier Median, Roial, Superoial, & Impérial. Il ne reste au Libraire qu'un très petit nombre d'Exemplaires complets de ce magnifique Ouvrage.

Le même Libraire a aussi imprimé ces Discours de Mrs. Saurin, Roques, & Beausobre en XI. Volumes in 8vo. Le Tome Neuvième & dernier du Grand Dictionnaire Géographique & Critique de Mr. LA MARTINIÈRE fol. L'Histoire Métallique des XVII. Provinces des Pays-Bas, par Mr. VAN LOON, V. Vol. fol. avec plus de 3000. Medailles. L'Examen du Pirronisme ancien & moderne, par Mr. DE CROUSAZ. fol. De l'Ataque & de la Défense des Places, par Mr. le Maréchal de VAUBAN avec 36. belles Figures. 4. La Nouvelle Marianne, ou les Aventures de M^{me}. la Baronne De * * * *, en 10. Parties. 8. La Guerre Séraphique, ou les Périls qu'a couru la Barbe des Capucins par les violentes Attaques des Cordeliers. 12. Les Cent Nouvelles Nouvelles par Mad: de GOMEZ. 20. Vol. 12. Pharsamon ou les Nouvelles Folies Romanesques, par Mr. de MARIVAUX. 2. Vol. 12. Le Païsan Gentilhomme & son Voïage aux Isles Jumelles. 12. L'Histoire du fameux Système des Finances, pendant la Minorité de LOUIS

XV. précédée d'un Abrégé de la Vie du DUC RE'GENT & du Sr. LAW. 6. Vol. 12. Le Supplément au Corps Diplomatique 5. Vol. fol. en grand & en petit Papier. La Bibliothèque Britannique, ou, l'Histoire des Ouvrages des Savans de la Grande Bretagne, 25. Parties 8.

On trouve de plus chez lui un Assortiment des meilleurs Livres de France, & entre autres la Description Geographique, Historique, Chronologique, Politique, & Phisique de la Chine & de la Tartarie Chinoise, par le P. DU HALDE. Paris 1735. 4. Vol. fol. fig. Histoire de la Vie du Vicomte de TURENNE; Paris 1736. 2. Vol. fig. 4. Dictionnaire Botanique & Pharmaceutique. Paris 1738. 8. Les Oeuvres de Mr. BALIDOR. 4. Vol. 4. Recueil des Pièces qui ont remporté les Prix de l'Académie. 2. Vol. 4. Recueil Historiques Chronologiques & Topographique des Archevêchez, Evêchez, &c. de France. 2. Vol. fig. 4. Methode pour apprendre toutes les Ecritures, avec 50. Planches in fol. Mémoires de la Comtesse de LINSKA 12. Remarques sur la Langue Francoise, avec les Notes de PATRA & CORNEILLE. 3. Vol. 12. Histoire de Jean de Brienne, Roi de Jerusalem. 12. Science de la Jeune Noble, 3. Vol. 12. Construction d'un Nouveau Telescope. 4. Traité de l'Abstinence de la viande parmi les Juifs, les Chrétiens, & les Païens. 40. Genealogies Historiques des Rois, Empereurs, &c. 4. Vol. 4. Aventures de Persiles & Sigismonde.

12. *Histoire des Ducs de Bretagne* 6. Vol. 12. *Entretiens sur la Présence des Médecins sur les Chirurgiens*, par Mr. LANDRI. 2. Vol. 12. *Sammartiane Gallia Christiana*, Tomus Sextus. fol.



Z U R I C H.

IL a paru deux Dissertations, de Mr. JEAN-JAQUES LAVATER Prof. en Théologie; la première, qui est de Métaphisique, roule sur le principe de la Raison suffisante; la seconde, qui est Théologique traite de la Théologie & de la Religion en général: Elles ont été faites à l'occasion de l'Examen de six jeunes Etudians en Théologie, pour être reçûs au St. Ministère.

Il vient aussi de sortir de la Presse la première Partie d'une excellente Dissertation Latine de Monsieur ZIMMERMAN, Professeur en Théologie, qui renferme un Examen des sentimens de l'Auteur des Quarante Lettres sur la Religion essentielle à l'Homme. Il montre dans cette première Partie, que la Méthode de l'Auteur des 40. Lettres, loin d'amener les Incrédules à la Religion Chrétienne, est plutôt propre à les en éloigner. Nous aurons peut-être occasion de nous étendre d'avantage sur cet Ouvrage.

B E R N E.

On vient d'imprimer le 3e. Discours Académique de Mr. ALTMAN, en qualité de Recteur,

Recteur, prononcé dans la grande Eglise le 28. Mai, Jour solennel des Promotions. Nous avons annoncé les précédens Discours de ce Savant Professeur: Le dernier, qui ne leur cède rien en beauté, roule sur la décadence & la ruine des Républiques de la Grèce.

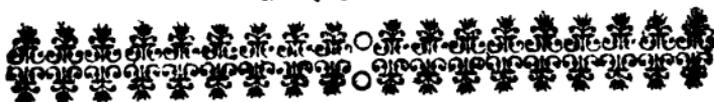


A. V. I. S.

ON avoit invité les Curieux, dans nos précédens Journaux, à souscrire pour les Tomes I. & II. des *Lettres Cabalistiques*, imprimées à la Haye. Depuis lors Mr. le Marquis d'Argens, qui est l'Auteur de ces Lettres, en a donné deux autres Volumes, qui font la cloture de l'Ouvrage. Et comme les Souscrivans, qui ont eu les deux premiers Tomes à raison de 12. Sols Argent de Suisse le Volume, auroient lieu de se plaindre, si on ne leur fournissoit pas les deux derniers au même prix, on les avertit qu'ils pourront souscrire en Suisse chez les Distributeurs de ce Journal, pour ces deux derniers Tomes, & on les leur fera tenir dans le courant de cette Année, à raison de 12. f. chacun.

Les Souscrivans de la deuxième Edition des *Lettres Juives*, faite à la Haie en six Tomes, sont avertis, que s'ils ne retirent pas ce Tome dans le courant de l'Année, on recevra à leur place ceux qui se présenteront pour jouir du bénéfice de leur Souscription, qui étoit de L. 4. Monnoie de SUISSE pour les six Volumes. Tous les Tomes sont actuellement en SUISSE, & les Souscrivans pourront les retirer chez ceux auprès de qui ils auront souscrit.

LOGO.



LOGOGRIPE.

J suis une Liqueur fort douce & agréable,
 Qui renferme en son nom le séjour des plaisirs,
 L'épouse de Jacob la plus désagréable
 Du fameux Mahomet le premier des Vifirs.

PETRONE est le mot du Logogripe du
 Mois de Septembre.



T A B L E.

P ENSEES Philosophiques sur l'Etat de l'Homme en ce Monde, considéré par raport au bonheur	3.
Machines extraordinaires & curieuses de Mr. Steinet le Fils de Zürich	53
Le Siècle d'Argile, Poëme Marotique	57
Epigrammes	62
Suite des Extraits de l'Histoire du Comté de Roulogne	67
Particularités curieuses sur les Missions Angloises dans les Indes, & sur les Livres Sacrés traduits en Langue Walligue	89
Dissertations Théologiques à l'occasion de l'examen de quelques Etudiens à Zürich pour leur reception au St. Ministère.	94
Examen des sentimens des XL. Lettres sur la Religion es- sentielle à l'Homme.	94
Discours Académique de Mr. Altman, Recteur de l'Aca- demie de Berne	94
Lettres Juives & Cabalistiques	95
Logogripes	96



ERRATA de Septembre.

P. 48. Vers 26. L'Himen qui le suit sans detour; lisés, sans
 retour.

49. Vers 4. enco re, lisés, encoz.